



BRABANT



RÉALISEZ VOS RÊVES
grâce à la
LOTTERIE NATIONALE

Lots payés en espèces
Aucune retenue sur vos gains

Anonymat garanti

Croyez à votre chance
ELLE EST RÉELLE



La
TV - COULEURS
à votre portée
grâce à la

KREDIETBANK

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction: Maurice-Alfred Duwaerts
Rédaction: Yves Boyen
Présentation: Georges Van Assel
Administration: Rosa Spitaels
Imprimerie: Snoeck-Ducaju et Fils
Photogravure: Lemalre Frères
Couverture: le Berrurier

Prix du numéro: 40 F. Cotisation: 200 F.

Siège: rue Saint-Jean 4
1000 Bruxelles.
Tél.: (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours
fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant:
3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de
leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het
tijdschrift „Brabant“, die ook tweemaandelijks verschijnt
en originele artikels bevat die zowel de culturele, econo-
mische en sociale uitzichten van onze provincie belichten
als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement com-
biné (éditions française en néerlandaise) sont priés de
verser la somme de 320 F au C.C.P.: 3857.76.

SOMMAIRE

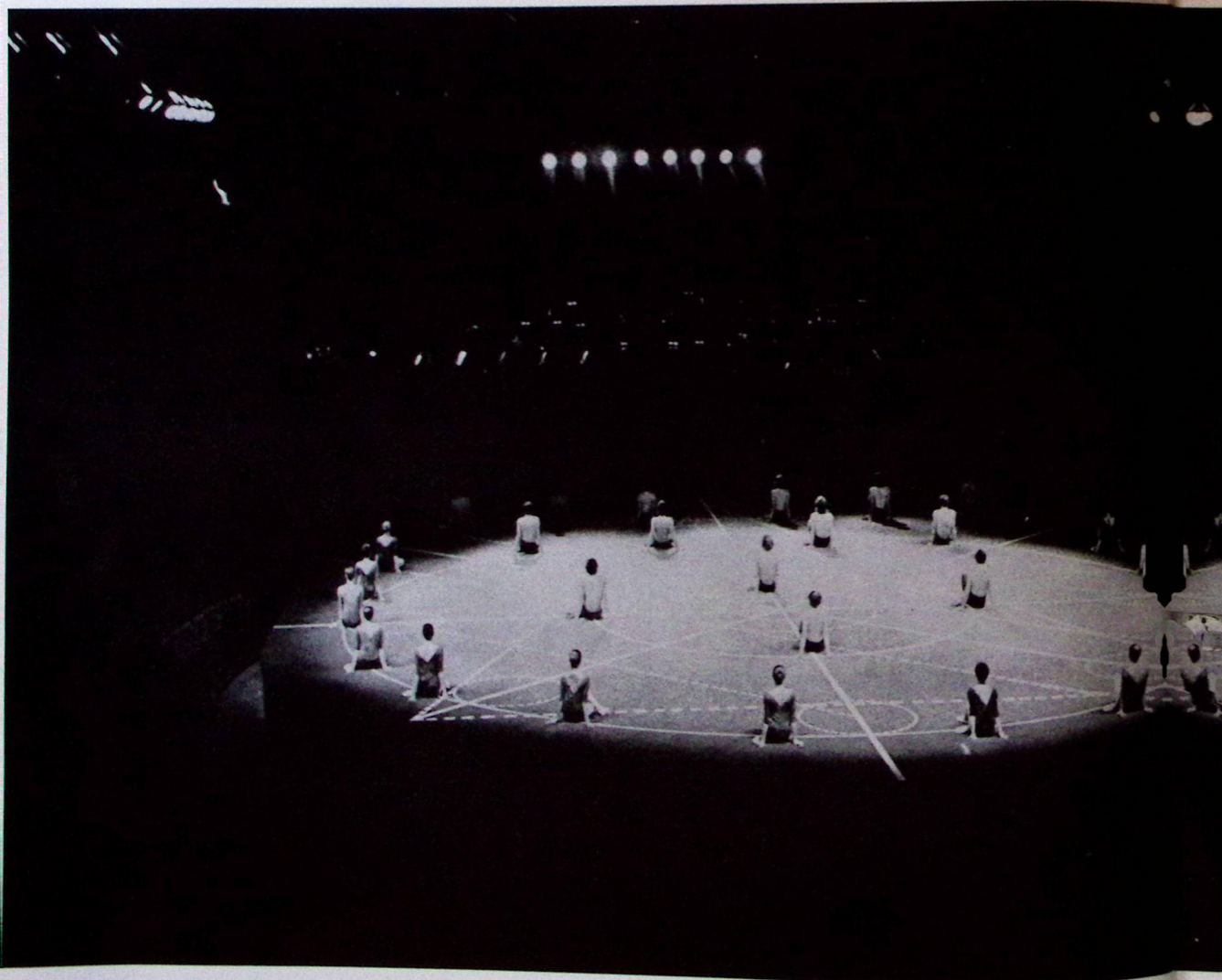
4 - 1971

Les nouveaux centres culturels de l'agglomération bruxelloise (2), par Maurice-Alfred Duwaerts	2
L'affiche ou l'art dans la rue, par Jacqueline Bergh- mans	14
Tervuren, noble lieu, musée vivant, par Jean Piérard	20
Le château-musée de Gaasbeek, par Dr. G. Renson	26
Un jeune musée à La Hulpe, par G. Steenebruggen	33
Théâtre à Bruxelles, au seuil de la saison 71-72, par Christian Lanciney et André Stelman	38
A l'Est de Louvain, par André et Maurits Smeyers (adaptation française de J. de Kempeneer)	44
Il est bon de savoir que...	52
S.I.R. Magazine	55
Les manifestations culturelles et populaires	56

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Les nouveaux centres culturels de l'agglomération bruxelloise: Photo
Paul Coerten, R. Kayaert, Jean D'Hondt, Sergysels et Dietens, Photo-
Promotion; L'affiche ou l'art dans la rue: Photo-Promotion; Tervuren,
noble lieu, musée vivant: Musée Royal de l'Afrique Centrale, E. Ser-
gysels et Albert Hanse; Le château-musée de Gaasbeek: Aerial Photo-
graphy et clichés aimablement prêtés par l'auteur; Un jeune musée à
La Hulpe: Hubert Depoortere, Photo-Promotion et M. Hombroeck; Théâtre
à Bruxelles: Anton Wilsens, Studio Jiri Jiru et Oscar; A l'Est de Louvain:
Hubert Depoortere.

Couverture: Le Château de Bois-Seigneur-Isaac (Photo: le Berrurier).



LES NOUVEAUX CENTRES CULTURELS DE L'AGGLOMÉRATION BRUXELLOISE

par Maurice-Alfred DUWAERTS

A PRES les nouveaux centres culturels de la Chapelle de Boondael à Ixelles et du Théâtre du Parvis à Saint-Gilles (1), nous parlerons cette fois de deux autres centres qui ont vu également le jour en 1970: celui de Forest-National (Palais des Sports et du Spectacle) et celui d'Auderghem. A la disparition de l'ancien Palais des Sports de Schaerbeek, on s'aperçut bien vite combien il allait manquer à la capitale. Ce vieil outil, bien sûr démodé, tenait dans la vie culturelle et sportive de Bruxelles une place de choix. Du jour au lendemain on constata qu'il était urgent de doter le Grand-Bruxelles d'une salle polyvalente pouvant accueillir plusieurs milliers de personnes. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Mais où fallait-il l'implanter? Plusieurs communes et même l'Université libre de Bruxelles firent des propositions notamment à l'Opéra National qui cherchait à l'époque une nouvelle salle pour accueillir les représentations du Ballet du XXe siècle.

FOREST-NATIONAL

Depuis plusieurs années, l'Administration communale de Forest avait entamé l'étude d'un projet de construction d'un Palais des Sports et du Spectacle destiné précisément à doter Bruxelles d'une salle de grande capacité permettant non seulement d'accueillir les manifestations exceptionnelles mais aussi de répondre aux besoins extrêmement variés des organisateurs de toutes manifestations culturelles, artistiques et même sportives. De très nombreuses visites d'installations similaires à l'étran-

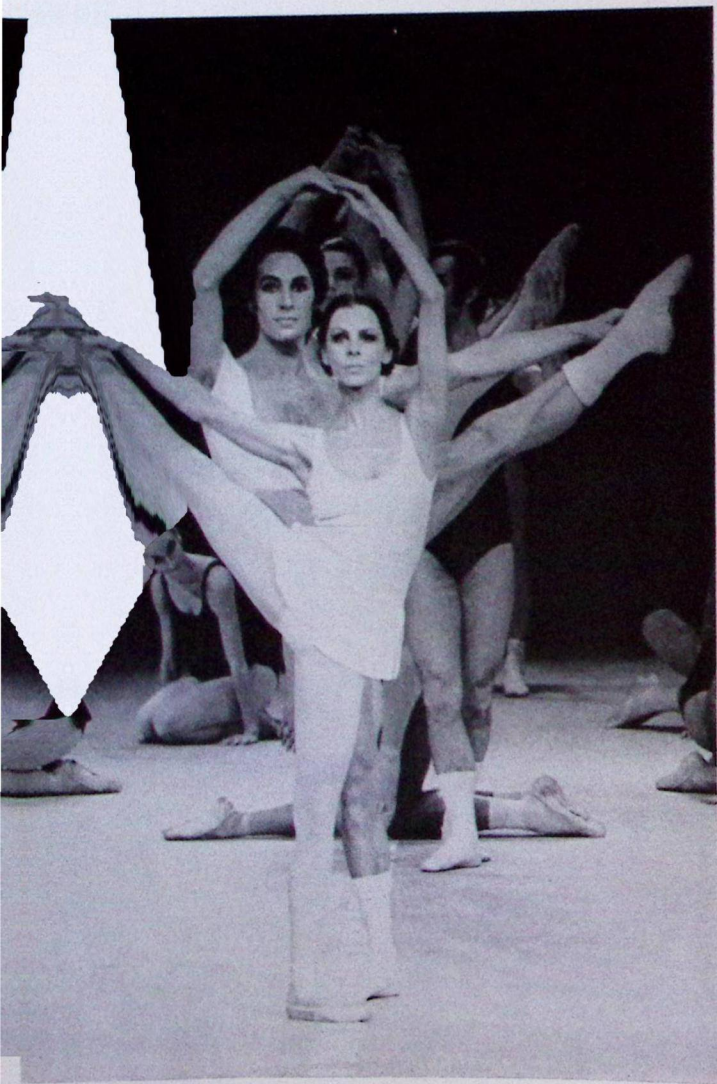
ger avaient été effectuées de manière à pouvoir répondre le mieux possible aux exigences de toutes les organisations.

Le 27 septembre 1966, le Conseil communal de Forest marquait son accord sur un avant-projet établi. Une adjudication-concours suscita un intérêt considérable parmi les entreprises les plus importantes du pays et après examen des dossiers, l'Association momentanée Socol-Bâtiments et Ponts fut désignée pour réaliser la construction, Monsieur Michel Barbier en étant l'architecte.

Forest eut la chance de pouvoir compter à l'époque sur deux échevins particulièrement dynamiques: Messieurs Albert Jacobs, échevin de l'Etat Civil et des Sports, et Charles Boschloos, échevin des Travaux publics et des Classes moyennes, administrateurs délégués de l'A.S.B.L. qui sera créée. Ils furent bientôt rejoints par Monsieur André Degroeve, alors conseiller communal de l'opposition, aujourd'hui échevin de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, secrétaire général du Comité de Direction qui nous a reçu longuement et a pu nous en parler avec enthousiasme après les premiers mois d'une activité féconde dont nous reparlerons plus loin.

Ces trois personnalités ont accompli de concert un travail vraiment titanesque avec un esprit d'équipe étonnant do-

(1) voir « Brabant » n° 2/1971 pages 2 et suivantes.



tant leur commune et par contrecoup l'agglomération bruxelloise d'installations culturelles constituant vraiment un modèle du genre. Œuvre urbanistique de qualité également, le terrain choisi se prêtant parfaitement au projet. A flanc de coteau, le long de l'avenue Victor Rousseau, venant de la place Saint-Denis, cœur de la vieille cité, et qui monte vers les nouveaux quartiers résidentiels en bordure de la superbe hêtraie du Parc Duden dont nous pouvons bénéficier, grâce aux largeurs de vues de notre roi-bâtitseur Léopold II auquel notre époque ne rendra jamais suffisamment hommage et vers l'Altitude 100, il y avait déjà le très beau stade communal, un ensemble de terrains de tennis et aussi une salle omnisports pour la pratique du basket-ball, du tennis, de la gymnastique et du volley-ball.

Ainsi donc le nouveau Palais des Sports et du Spectacle de Forest avec sa piste gigantesque et son immense salle, sa remarquable patinoire, qui est contiguë, complétant l'ensemble, offre un nouvel outil absolument unique dans le pays. Car les promoteurs du Palais ont vu grand et ils en sont fiers à bon droit. Qu'on en juge au surplus.

La grande salle a été étudiée de façon à permettre aux spectacles les plus divers de se succéder sans avoir recours pour leur organisation à une manutention longue et coûteuse et sans immobilisation prolongée.

Au niveau le plus bas, la piste dont l'aire d'évolution présente un cercle de 65 mètres de diamètre pour l'organisation de tous spectacles de masses nécessitant un grand plateau. En démontant



un certain nombre de rangées de fauteuils, on peut y monter une piste de vélodrome de 154 mètres de longueur ou toute autre piste pour cavaliers par exemple.

Une scène prévue le long de la paroi sud peut aussi être montée et est constituée d'éléments adaptables permettant de lui donner une forme et des dimensions variables. Dans cette formule une série de caissons gradins rétractiles, dont le montage ne nécessite que quelques heures de travail, permet d'augmenter considérablement le nombre de spectateurs. On peut également prévoir une piste centrale pour les spectacles de cirque, théâtre en rond, boxe, basket-ball et autres sports Extraordinaire mobilité donc.

Suivant le cas le Palais peut accueillir de 3.000 à 7.000 spectateurs! Excusez du peu...

A l'angle de l'avenue du Globe et de l'avenue Victor Rousseau un supermar-

ché présente le double avantage d'alléger, par sa location à une firme commerciale, les charges que le complexe culturel et sportif fait peser sur la commune et de desservir les habitants des quatre grands immeubles dont la création est prévue dans le voisinage immédiat.

Le rez-de-chaussée de l'avenue du Globe est réservé à des magasins de détail dont plusieurs sont fort élégants. C'est là également que s'ouvre la galerie conduisant à la patinoire couverte de 26 mètres sur 56 mètres de standing international, installée sur la toiture du centre commercial. Le nombre de places ou sièges fixes est de 450 avec possibilité de sièges complémentaires mobiles de 1.000 environ. Ainsi par un système ingénieux — un rideau de chaleur isole une partie des gradins de la piste glacée — les spectateurs peuvent suivre les matches de hockey sur glace

ou les exhibitions de patinage artistique.

Enfin au niveau le plus élevé un vaste salon de thé a été aménagé s'ouvrant par de larges baies sur la patinoire. On trouve également à ce niveau les locaux administratifs de l'A.S.B.L. constituée sous le nom de « Forest-National » et dont le Conseil d'administration est actuellement composé de: MM. F. Charles Boschloos, Roger Deboe, Pierre De Cock, André Degroeve, René Dewael, Jean Potty, MM. Maurice Huisman, Albert E. Jacobs, Maurice Kaisin, Gustave Leemans, Charles Michaelis Raoul Mollet, Pierre Muller, Joannes Ots, Jean Peeters, Léon Siaens, Jean Van Kerkhove, Gustave Vervack, Jean Bartelous, Norman Granz, et qui sera complété incessamment.

Evidemment, il a fallu trouver l'argent nécessaire à ce gigantesque investissement, même si l'architecte et les promoteurs ont utilisé une architecture sobre

mais de bon goût sans matériaux luxueux ou coûteux évitant une décoration tapageuse qui aurait alourdi inutilement cet outil socio-culturel.

Nous avons dit, en commençant cet article, que l'Administration communale de Forest avait confié l'édification du Palais à l'Association momentanée Socol-Bâtiments et Ponts.

Le Palais des Sports et du Spectacle de Forest fut donc acheté par la commune, selon la formule « clé sur porte », aux deux sociétés précitées pour un coût initial de 175.575.000 francs, mais dont il faut reconnaître qu'actuellement, compte tenu des formules de révision des Travaux Publics et de l'aménagement intérieur, le coût a été porté à environ 330.000.000 francs, soit une charge annuelle d'environ 25.000.000 francs pour la commune de Forest et ce pendant 30 ans. Ces sociétés ont effectué la construction, l'aménagement et

l'équipement de l'ensemble. Cette formule présentait les avantages suivants pour la commune: pas de taxe sur le contrat d'entreprise, pas de droits d'enregistrement, pas de risques inhérents à la construction; enfin le financement des travaux était assuré jusqu'au bout par les sociétés. Bien souvent quand l'Etat, une province ou une commune est maître d'œuvre, il doit tenir compte du budget ou du subside qui lui est imparti annuellement et les travaux sont trop souvent interrompus, ce qui alourdit considérablement le coût total.

Le ministère de la Santé publique a accordé un subside de 30 millions à la commune, qui a emprunté le solde au Crédit Communal de Belgique, remboursable en trente annuités.

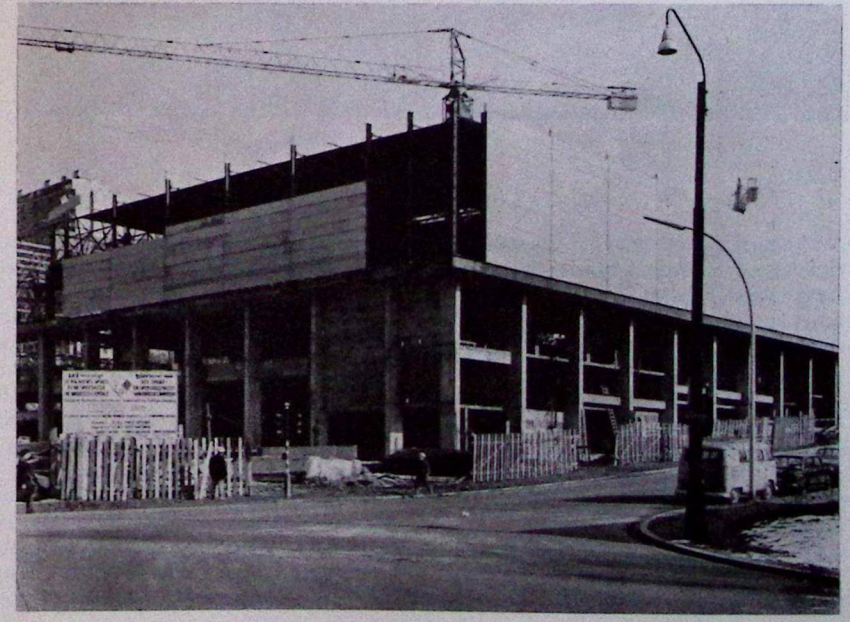
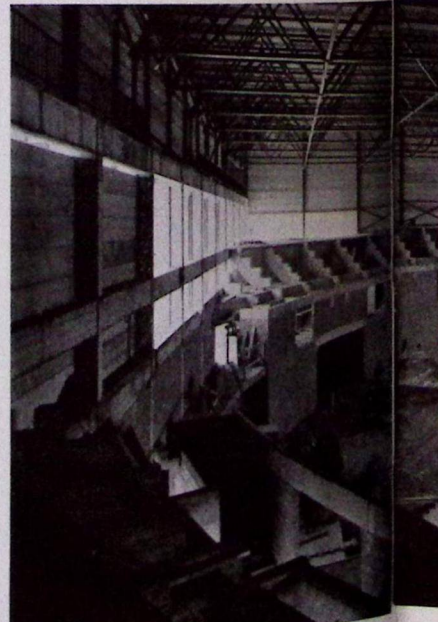
La commune percevra également annuellement près d'un million de francs sous forme de taxe de bâtisse et de centimes additionnels sur les bâtiments nouvellement construits.

FOREST-NATIONAL EN CHIFFRES

Quelques chiffres à présent. Les travaux de terrassements ont porté sur 150.000 mètres cubes de terre. On a utilisé 10.000 mètres cubes de béton; 50.000 mètres carrés de coffrages; 500.000 kilos d'acier de charpente; 1.000.000 de kilos d'acier à béton; 1.300 mètres courants de palplanches; 1.600 mètres d'ancrages précontraints. La surface des bâtiments dépasse un hectare et leur hauteur atteint 22 mètres. La toiture d'un seul tenant couvre les 700 mètres carrés du hall des sports et les 300 mètres carrés de la partie antérieure du complexe et cela sans aucun appui intermédiaire. Le chauffage de l'ensemble est opéré par air pulsé et traité.

Le renouvellement de l'air a fait l'objet d'études très poussées de manière à assurer, lors de manifestations de masses, un apport d'air frais satisfaisant. Ainsi pour les groupes de pulsion fon-

Différents aspects de Forest-National en construction.



tionnant dans le grand palais, l'apport d'air frais s'élève à 170.000 mètres cubes à l'heure d'air traité. L'installation complète peut brasser 260.000 mètres cubes à l'heure. Deux cabines à haute tension alimentent le complexe. Le dispositif d'éclairage de la piste, commandé d'une cabine dominant l'ensemble, dispense une lumière qui peut atteindre une intensité de 400 lux.

Tel est le gigantesque outil de Forest-National dont le nom seul indique clairement que cet équipement collectif est à la disposition du pays tout entier et non pas seulement des Forestois qui

pourtant le supportent financièrement! Une constatation pourtant avec un immense regret: les différents parkings prévus (en surface seulement) ne peuvent accueillir que 600 véhicules bien que des emplacements spéciaux aient été prévus pour les autocars. C'est évidemment nettement insuffisant mais postulerait de nouveaux investissements énormes pour la création de parkings souterrains. Les responsables n'ont pas voulu pour l'heure s'attaquer à ce problème du parking que l'on devra cependant envisager un jour.

Monsieur Degroove, interrogé sur la po-

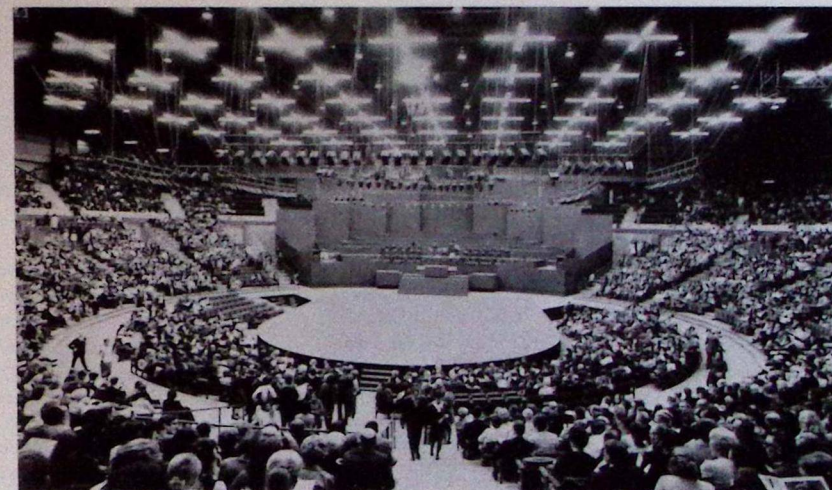
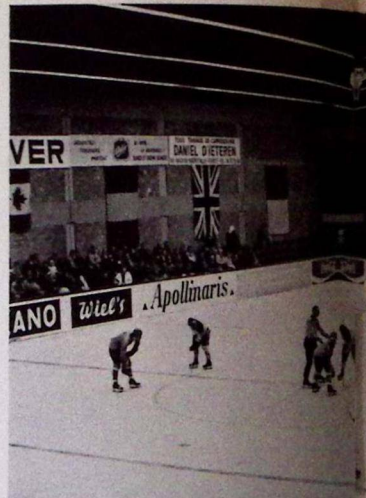
litique culturelle du Palais, a encore insisté sur le fait que le Comité de direction avait présent à l'esprit le souci de la rentabilité. Les frais de gestion sont énormes ici. Il ne s'agit pas d'un Centre culturel petit ou moyen avec une occupation de 800 à 900 places mais bien d'un complexe de 5.000 à 7.000 places. Il faut donc y recevoir de grandes organisations culturelles ou sportives. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le Comité de direction est très rarement organisateur de spectacles mais plus souvent loue son palais avec un pourcentage sur les recettes. Néanmoins,

(l'inauguration avec «La Neuvième Symphonie» d'abord, la rencontre Nouriev-Bortoluzzi ensuite), le retour d'Holiday on Ice, la série du Cirque de Moscou, ainsi que les prestations d'Ella Fitzgerald, d'Oscar Peterson, de James Brown, des Ten Years After, de Myriam Makeba, de Buddy Miles, des Birds, etc... laissent bien augurer de l'avenir. Dans la coulisse du show business cela remue énormément, plusieurs « producteurs » sont tentés par les 6.000 places de Forest-National. On reparle toujours de Johnny Hallyday, dont la venue a dû être retardée, mais également de Tom

Jones, de Engelbert Humperdink et même d'Elvis Presley. Ce qui est certain c'est que nous reverrons le « Ballet du XXe siècle » pour la réouverture de la saison 1971/72, avec un nouveau spectacle de Maurice Béjart, inspiré du journal de Nijinsky (cet autre grand chorégraphe), qui s'intitulera « Nijinsky, clown de Dieu », (du 8 au 21 octobre 1971). « Holiday on Ice », la grande féerie sur glace, reviendra également en force avec un nouveau programme qui se rote actuellement en France et dont on dit déjà le plus grand bien. Les projets ne manquent pas non plus

du côté sportif. La première saison a été plus qu'un banc d'essai. La seconde reverra les Harlem Globe Trotters, les séances de Catch, mais également les Six jours... avec cette fois Eddy Merckx!

Si la salle polyvalente connaît le succès, il en va de même pour la patinoire et les salles sportives qui ne désespèrent pas. Près de 190.000 personnes ont, depuis l'inauguration en octobre 1970, pratiqué leur sport dans les installations du Palais, ce qui représente une fréquentation moyenne de 826 sportifs pratiquants par jour.



Plein feu sur Forest-National terminé.

il s'efforce d'entrer en contact avec l'étranger et l'est par exemple avec le Palladium de Londres.

Les premiers mois d'exploitation font naître un optimisme raisonnable pour l'avenir du Palais. Pour le moment la charge annuelle est de l'ordre d'environ 25 millions et le rapport de l'ordre de 10 millions. Il faut donc trouver la différence par des subsides et de meilleures recettes.

D'une manière générale les premiers utilisateurs, comme le Cirque de Moscou, ont été très satisfaits.

N'oublions pas en effet qu'avec une oc-

cupation de 2.500 à 3.000 personnes par soirée, on a l'impression que la salle est vide. Pourtant jusqu'à présent aucun autre équipement n'aurait pu réunir un tel nombre de participants. Ce phénomène permettra aux responsables de pratiquer une politique de démocratisation de certains spectacles; en tous cas, pour ceux de longue durée, on pourra les mettre, suivant des formules diverses, à la portée des Forestois, des pensionnés, des enfants des écoles, etc... Comme, dans un tout autre genre d'activités, la Sabena a mis les places disponibles de ses appareils à la dis-

position des étudiants via nos deux ministères de l'Education nationale. Premier bilan heureux et positif donc, disions-nous, et soulignons encore que les entrepreneurs de spectacles sont satisfaits de l'outil. Il y eut, en effet, 250.000 spectateurs pour la première saison à Forest-National. C'est dire dès l'abord que le Palais des Spectacles et des Sports représentait une nécessité. Et ce n'est pas Maurice Huisman, directeur de l'Opéra National, qui nous contredira, lui qui souhaitait un Festival depuis tant d'années.

Les triomphes de Maurice Béjart

Cela revient à dire que chaque semaine plus ou moins 7.000 personnes se rendent à la patinoire et aux salles de sports et les statistiques révèlent en outre que pour 75 % il s'agit de Forestois.

Le plein rendement est maintenant assuré, les boutiquiers qui encadrent le Palais des Sports et du Spectacle ont tous le sourire; le « cash and carry » qui vient de s'ouvrir est fin prêt. Quant au « club du Palais », le rendez-vous « in » de Forest-National, il est, c'est bien simple, de plus en plus accueillant, non seulement pour les noctambules

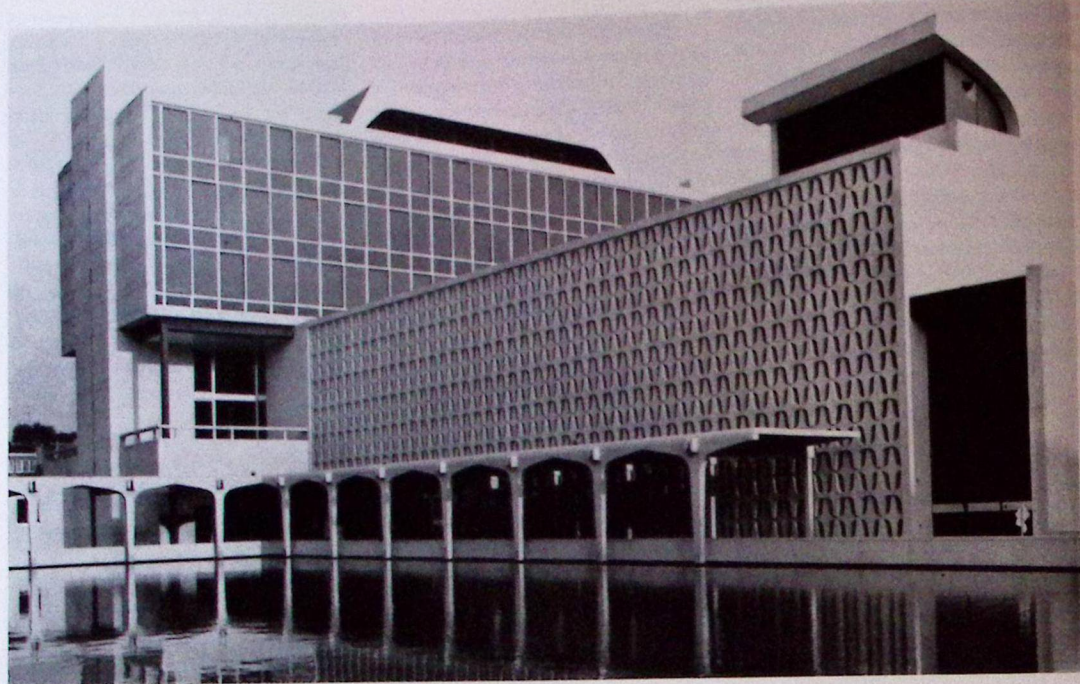
mais également pour les peintres qui se disputent ses cimaises!

UNE GRANDE EXPOSITION DE TAPISSERIES

Depuis pas mal de temps nous songions à l'Office des Métiers d'Art de la Province de Brabant à organiser une grande exposition de tapisseries avec la collaboration de tous nos cartonniers brabançons. Une exposition choc qui permettrait au public non averti de prendre contact avec les remarquables réalisations d'un des plus nobles et des plus riches de nos métiers d'art contemporains. Nous pensons qu'il est bon

de mettre en évidence à Forest-National, centre européen de culture de masse, les richesses d'un art rénové de la Province de Brabant, d'un art sans doute presque aussi vieux que notre vieux Duché de Brabant, et en particulier le travail de ses meilleurs créateurs œuvrant pour ennoblir le décor contemporain, témoignant de la vitalité des Brabançons.

Cette idée a enthousiasmé les autorités de Forest-National, Maurice Béjart et nos cartonniers bien sûr sans qui, semblait manifestation ne pourrait se dérouler.



AUDERGHEM compte actuellement 34.000 habitants. Dès l'abord c'est dire combien un centre culturel était nécessaire dans un carrefour de trois axes de circulation — le boulevard du Souverain qui unit Auderghem à Boitsfort et à Woluwe, la chaussée de Wavre qui communique au Brabant wallon et la chaussée de Tervuren qui se relie aux localités entre Auderghem et Louvain et dans une région assez désertée au point de vue des manifestations culturelles.

Mais ici c'est au sein même d'un nouveau centre administratif communal que l'outil a vu le jour ce qui l'intègre sans doute davantage encore aux habitants.

Monsieur Delforge, l'actuel bourgmestre de la commune, nous a longuement parlé de la réalisation de sa nouvelle maison communale. La formule inaugurée pour arriver à un résultat rapide est un peu la même que pour Forest-National.

Le 16 octobre 1967 le Conseil communal vota les délibérations permettant la réalisation du complexe et un arrêté royal en date du 13 mars 1968 sanction-

na ces décisions.

Le feu vert était donné et par l'entremise du comité d'acquisition des biens de l'Etat, Auderghem acheta des immeubles boulevard du Souverain et bientôt on put déménager les différents services communaux, situés sur le futur terrain du complexe. Des immeubles furent démolis et bientôt un terrain de 1 hectare 18 ares et 67 centiares fut libéré pour la construction du gros œuvre. Une adjudication intervint entre une vingtaine de constructeurs importants. Le Centre Albert fut déclaré maître de l'ouvrage et la firme C.E.I. désignée comme entrepreneur général. Ainsi la commune en final a acheté clés sur porte au Centre Albert son complexe communal qui lui coûte, y compris le Centre culturel, 182 millions! L'œuvre fut confiée aux architectes Van Antwerpen et Vermeulen et l'on peut affirmer que Auderghem possède à présent un bâtiment de prestige, extrêmement fonctionnel, qui se mire dans les trois vastes pièces d'eau rappelant les grands étangs qui, de Boitsfort à Woluwe, bordent le boulevard du Souverain tout au long de la vallée de la

Woluwe en bordure de notre magnifique forêt de Soignes, tout à côté des abbayes du Rouge-Cloître et de Val-Duchesse.

Ce nouveau centre administratif comprend deux parkings en sous-sol pouvant abriter 250 voitures, une salle de spectacles de 643 places avec scène et locaux annexes indispensables à un grand théâtre, une salle de 450 places — qui peut être utilisée pour des congrès, séminaires, banquets, etc. — une salle d'exposition, un grand foyer, des salles de projection, des installations de sonorisation et un ensemble magistral de bureaux pour toute l'administration communale.

Quelques chiffres une fois de plus pour situer l'importance de ce vaste bâtiment; pour les fondations seules 44.000 m³ de terre furent enlevés et 10.000 m³ de tourbes furent remplacés par du sable (la nature du sol, on pouvait s'y attendre à cet endroit, étant difficile, les ingénieurs Reusens et Debacker durent imaginer une solution permettant la construction malgré les difficultés rencontrées); l'ensemble fut réalisé grâce à 9.000 m³ de béton et 1.600 m³ de

Le Centre culturel d'Auderghem se mirant dans les eaux, qui rappellent la belle vallée de la Woluwe, anime agréablement le site.

maçonnerie; le Centre culturel développe une surface au plancher de 3.275 m² tandis que les locaux administratifs et la police couvrent 6.042 m²; les deux parkings représentent 7.912 m². L'acoustique de la grande salle de spectacle a été étudiée par le laboratoire Centre technique du Bois, dirigé par un Auderghemois, Monsieur Sauvage. L'architecte Van Antwerpen inventa pour cette salle un type d'éclairage par réflexion entièrement nouveau. Enfin, le Conseil communal confia au sculpteur Moeschal, bien connu depuis l'Exposition 1958, et autre Auderghemois, la décoration de la façade du côté du boulevard du Souverain. Œuvre importante et réussite totale qui jalonne remarquablement cette importante voie de communications.

Le 16 septembre 1970, Monsieur Delforge pouvait convier son Conseil communal et de nombreuses personnalités à inaugurer son outil qui était forgé. Voyons de plus près l'outil. En venant du boulevard du Souverain l'on parcourt une voirie privée qui sépare la grande sculpture de Moeschal de la première pièce d'eau. On passe devant la grande entrée des décors d'une hauteur de six mètres sous la galerie de droite et l'on découvre l'une des entrées du Centre culturel et un peu plus loin celle de la Maison Communale. Revenant sur nos pas, on repasse devant la façade côté boulevard du Souverain. A l'entrée de la galerie de gauche, on découvre le bureau de location du Centre et l'on pénètre dans un couloir. Quelques marches nous introduisent sur la scène d'une surface de 180 m² et d'une hauteur intérieure de 12,20 mètres. L'ouverture du rideau a une largeur de 5,80 mètres. Le grand rideau de fer est descendu et la salle est cachée. Quinze perches attendent les décors des spectacles, trois rampes d'éclairage sont installées. Les galeries pour les machinistes et électriciens se perdent dans les hauteurs. En quittant la scène un deuxième escalier conduit



à un très grand couloir. A gauche et à droite s'ouvrent les loges d'artistes, un grand local pour les chœurs et danseurs, quatre douches et un local pour le personnel de scène. Quelques marches plus bas on atteint la fosse d'orchestre ainsi que les locaux pour le matériel de scène. Bientôt on atteint la grande entrée du Centre culturel qui donne accès au vaste hall d'accueil. On entre dans la salle de spectacles qui par sa forme et ses gradins rappelle les théâtres antiques. Le brun et le vert des tapis se marient avec l'orange des fauteuils.

Revenant dans le hall d'accueil on trouve à droite la salle des fêtes avec son bar, son office et ses dégagements. Montant le grand escalier d'honneur, au premier étage on trouve le grand foyer du théâtre et la salle d'expositions et de conférences avec bar, office et dégagements également.

Le choix d'un matériau unique, le soin apporté à l'exécution du bâtiment d'administration, et la galerie couverte ceinturant les deux pièces d'eau latérales concourent à donner à ce complexe l'unité souhaitée.

La solution de l'habillage du bâtiment du centre culturel par des claustras en pierre a été retenue pour dissimuler l'asymétrie de la disposition de la salle de spectacles dans le volume de sa construction (hall d'entrée et d'exposition à gauche, salle de spectacles

à droite). Une expression architecturale extérieure d'une disposition aussi disparate ne pouvait donner un résultat satisfaisant.

Le choix des plans d'eau entourant l'ensemble a été déterminé par l'idée de reconstituer symboliquement le site aquatique d'origine de la rive gauche du boulevard du Souverain auquel la succession des étangs donne un caractère très plaisant à cette belle artère.

D'autre part, architecturalement, l'effet du miroir reflétant les formes des arcades de la galerie est très plaisant tant de jour que de nuit.

La coloration chaude des revêtements et des éléments de construction a été obtenue par le mélange de paillettes de quartz rose du Portugal dans le dosage du béton architectonique préfabriqué.

L'intérêt des façades rue Idiers réside dans les jeux des plans successifs qui a permis d'éviter la lourdeur d'un bâtiment assez important dans une rue étroite et sans recul. Pour assurer une plus grande légèreté à l'ensemble, l'ossature métallique a été laissée apparente donnant aussi une expression architecturale plus sincère.

La gestion du Centre culturel est assurée par l'a.s.b.l. « Association artistique Auderghem » dont le Conseil d'administration est ainsi composé :

Président: M. J. Vandendorre
Administrateur-délégué: M. G. Willem
Administrateurs: M. M. Baudoux, Ch. Defort, P. Delforge, H. Demey, A. Devleeschauwer, A. Gérard, P. Meulemans, L. Outers, J. Penders.
Commissaires: Mme. D. Bodenghien, M. M. G. Slosse, F. Wastiels.

La direction artistique avait été confiée à l'origine à Monsieur Willy de Cart, et le régisseur général et attaché de presse était Monsieur Philippe Duposty. Depuis sa création, nous dit encore Monsieur Delforge, le Centre culturel a connu un très gros succès, spécialement auprès des Auderghemois qui ont pris rapidement son chemin. Des conférences-débats ont été organisées pour eux; elles ont eu beaucoup de succès. Des séances musicales également en collaboration avec l'Académie de Musique. Un spectacle en langue néerlandaise a vu le jour chaque mois qui connut un très gros succès eu égard aux populations des communes limitrophes flamandes spécialement Overijse. Les salles furent louées très vite et non-stop pour des congrès, des séminaires, pour les fêtes facultaires de l'U.L.B., etc... Dans le programme, élaboré par Monsieur de Cart et son équipe, depuis septembre 1970 jusqu'à la fin de la saison, épinglons l'orchestre de chambre de la R.T.B. avec le soliste Aldo Ciccolini et l'orchestre des Solistes

Eugène Ysaye conduit par Lola Bobesco pour l'inauguration et qui donnèrent deux remarquables concerts, des récitals de piano, des auditions d'orchestres de chambre de la R.T.B. et de l'étranger, un récital de piano de José Iturbi, un gala d'hommage à Maurice Raskin, des soirées de jazz et de pop-music, des cabarets littéraires et artistiques, des représentations théâtrales en langue française avec les théâtres de Bruxelles, en langue néerlandaise avec nos troupes et celles des Pays-Bas, des matinées enfantines qui connurent un énorme succès et enfin des spectacles de ballets classiques et folkloriques.

Cependant, le Centre culturel d'Auderghem va connaître une nouvelle direction artistique. Le Conseil d'administration, à la suite d'une réunion fort animée (c'est le moins qu'on puisse écrire) a décidé de confier, par contrat, la gestion du Centre à M. Jean-Paul Wittemans, ancien gérant du bar. Ce dernier aura un conseiller artistique en la personne de M. Roger Reding, qu'il ne faut plus présenter à nos lecteurs.

PANORAMA SUR UN DEBUT DE SAISON

En principe l'ouverture de la saison se fera avec Adamo, le 25 septembre prochain.

Deux innovations importantes: la nouvelle direction innove. Un cycle de quatre spectacles dans un cadre parascolaire. Heures de ces représentations: 16 heures afin de répondre aux souhaits des chefs d'établissements scolaires.

Programme

La Compagnie Claude Volter présentera le chef-d'œuvre de Henry de Montherlant « Le Maître de Santiago ».

Paul Louka et « La Vie à Vivre » dont la presse unanime a souligné l'exceptionnelle qualité avec Robert Delieu et William Albimoor et son quintette de jazz. Ceci avant le départ de cette compagnie pour les U.S.A. et l'U.R.S.S. Par le Théâtre de l'Equipe « Les Fourberies de Scapin » de Molière dans un dispositif et des costumes originaux signés par Serge Creuz.

Enfin le chef-d'œuvre d'Albert Camus « Les Justes » par le Théâtre d'Art (Charles Martigue).

Voilà pour le parascolaire. Tous renseignements dès le 2 septembre au Centre culturel.

A propos de Charles Martigue et du « Théâtre d'Art », le Centre culturel recherche des exclusivités, c'est ainsi que la saison prochaine « Le Théâtre d'Art » s'installera au Centre culturel avec ces cinq spectacles:

du 20 octobre au 23 octobre 1971, « Le Carrosse du Saint-Sacrement », de Prosper Mérimée, et « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée »,

d'Alfred de Musset; du 17 novembre au 20 novembre 1971, « Le Bal des Adieux » d'André Jossset;

du 9 février au 12 février 1972, « Les Nuits de Saint-Petersbourg », de Dostoïevsky;

du 8 mars au 11 mars 1972,

« Les Justes »,

d'Albert Camus;

du 19 avril au 22 avril 1972,

« La Cruche cassée »,

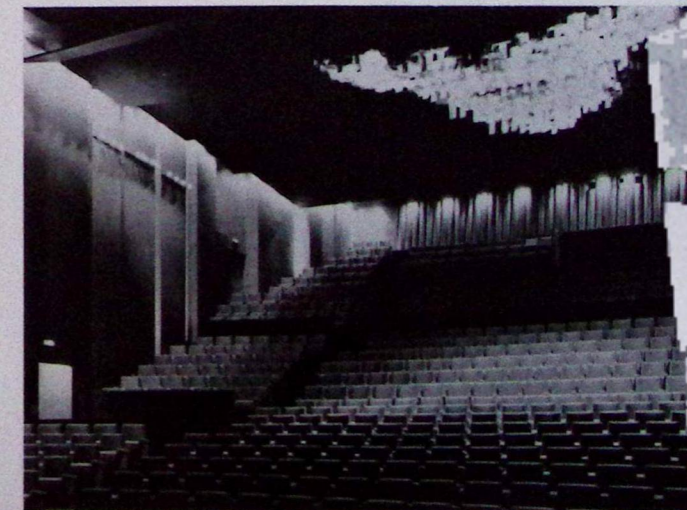
de Kleist.

Exploration du Monde: bien entendu, cette organisation qui a rang de vedette nationale y présentera ses deux cycles. Du théâtre pour enfants en matinées: comme la saison passée mais donnant un plus large éventail des compagnies belges. Des spectacles d'expression néerlandaise, bien entendu.

Quelques concerts importants... en cours de tractations.

Des expositions de peintres, de sculpteurs.

Le lundi 11 octobre, tout Bruxelles se précipitera au Centre culturel pour acclamer ce très grand artiste français qu'est Raymond Devos. Il y en aura encore d'autres.





L'Affiche

OU

L'ART DANS LA RUE



par Jacqueline BERGHMANS

L'ANTIQUITE, c'est bien connu, dis- pense à toutes les disciplines son auréole de prestige, son label de qualité, sa résonance rassurante. C'est peut-être dans le souci de « faire sérieux » que les historiens de l'affiche font remonter celle-ci qui à Thèbes qui à Sumer. Mais ne nous soucions que de la « véritable » affiche, celle qui ne pouvait naître que de la collaboration des arts

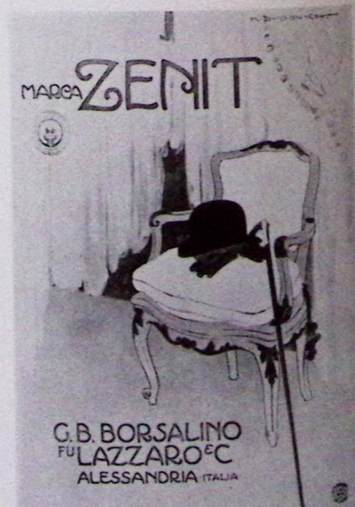
graphiques et de la typographie, du renouveau des arts décoratifs, de la passion iconographique de la fin du XIXe siècle. C'est, en France, Jules Chéret qui passe pour être le père de l'affiche moderne. Mais c'est sans doute le nom de Toulouse-Lautrec qui reste lié à l'art mural, lui qui sut immortaliser, dans un style cruel mais réaliste, son amour pour le Moulin Rouge et ses comédiens.

Sur ses traces, de grands créateurs: Grasset, Steinlen, Mucha, plus tard Cappiello; plus près de nous, l'après-guerre nous a révélé Savignac, Cassandre. La Belgique a connu, elle aussi, à la fin du siècle passé et durant la Belle Epoque, un essaim d'artistes de l'affiche qui lui ont donné une originalité particulière et une expression propre, à la fois sobre et sereine. Les affiches belges de l'époque empruntent le plus

souvent leur sujet aux scènes familiaires, d'un caractère joyeusement populaire et plein de fraîcheur. Et, le tout premier, le nom de Privat-Livemont vient à la mémoire, lui qui fut peut-être le plus grand de tous. Son art est fait d'élégance et de charme dans le dessin, d'harmonie et de grâce dans la couleur. Pour ne citer que quelques-uns des artistes qui firent l'âge d'or de l'affiche belge, il y eut Victor Mignot,

Scribner's for Xmas, Louis RHEAD (Angleterre); Lorenzaccio, MUCHA (France); Le Cénacle, Victor MIGNOT (Belgique); L'Enlisé du Mont St-Michel, MARCHE (France); XIIIème Salon de l'Automobile, René ROUSSEL (France); Le Minimus, Anonyme (France); Le Coupable, Alexandre STEINLEN (France); When hearts are trumps, Will BRADLEY (Angleterre); Starlight, Henri MEUNIER (Belgique); Lait pur Stérilisé, Alexandre STEINLEN (France); Cirage Jacquot, C. LEFEVRE (France); Quinquina Dubonnet, Jules CHERET (France).

Bas de page, de gauche à droite: La Diaphane, Jules CHERET (France); Absinthe Robette, PRIVAT-LIVEMONT (Belgique); Zenit, Marcello DUDOVICH (Italie); XIIIème Salon du Sillon, Maurice WAEGEMANS (Belgique).





qui exprima, dans un style tout personnel, un mélange d'influences française et anglaise; Armand Rassenfosse, un des plus beaux peintres du nu féminin; Emile Berchmans, fécond, distingué, coloriste exquis; Henri Meunier, décorateur intellectuel, réfléchi et calme; Henri Cassiers et Amédée Lynen, qui ont en commun le caractère joyeux et frais de leurs compositions; Léon Dardenne, Firmin Baes... Beaucoup de peintres, sans se spécialiser dans l'art de l'affiche, en ont occasionnellement composé: Théo Van Rysselberghe, F. Toussaint, Henri Evenepoel, G. Combaz et, plus tard, Armand Massonet...

Le grand succès de l'affiche est né d'un art de vivre, à une époque où la promenade étant une fin en soi, un délassement plein de charme, l'œil du promeneur avait le temps de regarder, de s'attarder, de détailler. Ce succès s'est affirmé par le talent et la qualité des imprimeurs qui ont fait des affiches lithographiques de véritables œuvres d'art, au tirage restreint, au coût d'ailleurs élevé.

On connaît la suite: cette affiche-là ne pouvait pas résister au règne de la photo et du cliché, aux besoins nouveaux de la publicité, au gigantisme des conceptions modernes. Elle s'est soumise à tous les impératifs des rythmes accélérés et des images fugitives. Primitivement conçue pour annoncer, l'affiche ne se contente plus aujourd'hui d'être information ou commentaire. L'intention est moins de communiquer que de convaincre: elle est fonction du slogan et de l'affirmation. Il ne s'agit plus désormais de simple séduction

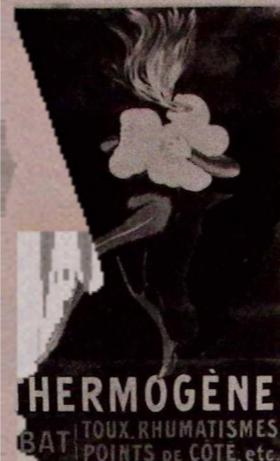
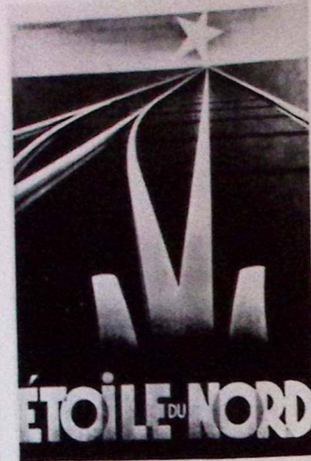
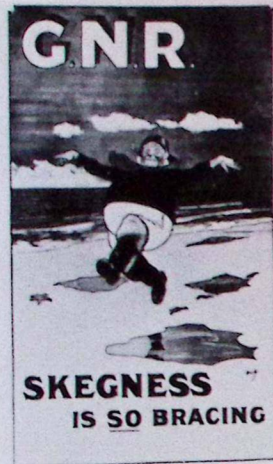
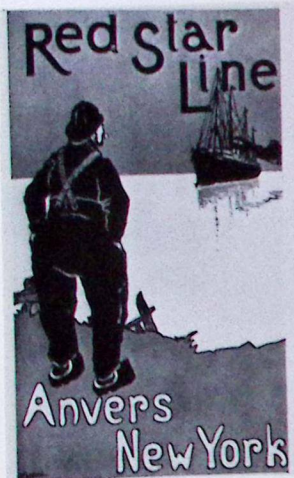
Quelques grands classiques de l'affiche 1900: Ci-dessus: Jane Avril au Jardin de Paris, TOULOUSE-LAUTREC (France), qui ne laisse derrière lui qu'un nombre limité d'affiches, authentiques lithographies d'art aujourd'hui très appréciées des amateurs; Cinématographe Lumière, AUZOLLE (France), artiste mineur qui doit à cette composition de faire désormais partie de l'histoire de l'affiche; Au centre: Job, MUCHA, Français d'adoption, dont l'abondance des couleurs et le mouvement du dessin trahissent l'origine hongroise; Ci-contre: Salon des Cent, Eugène GRASSET (France), au style bien personnel, dont l'influence se retrouve chez de nombreux autres affichistes et chez Mucha en particulier.

mais de calcul tactique. La mission de l'affiche est de capter, fût-ce un instant, l'attention du passant et de lui communiquer efficacement un message bref, aussi clair, aussi évocateur, aussi sympathique que possible. De là l'obligation d'utiliser les techniques les plus propres à éveiller l'intérêt et de renoncer parfois à faire œuvre artistique. Il n'existe plus un produit, un site, un spectacle, un événement, un livre qui puisse se permettre de se passer du soutien publicitaire dont l'agent le plus direct, le plus diffusé, est l'affiche. La

Ci-dessus: Coq-sur-Mer, Henri CASSIERS, un Belge d'origine anversoise qui ne renia jamais ses attaches flamandes. Ses sujets préférés: les paysans et les pêcheurs de Flandre. Il affectionne les affiches de grandes dimensions; Job, Armand RASSENFOSSE, dont l'œuvre contraste avec celle du précédent par sa grâce latine. Avec Auguste Donnay et Emile Berchmans, il est l'un des meilleurs représentants de l'affiche wallonne; Ci-contre: To-day, DUDLEY-HARDY (Angleterre), dont une critique sévère a dit qu'il n'était que le pâle reflet de Jules Chéret. En réalité, s'il doit beaucoup au grand maître français, il affirma rapidement sa propre personnalité.

vie politique elle-même en reconnaît le rôle primordial dans ses fonctions de propagandiste. Son influence est notable au cours des guerres et des crises. Les mouvements révolutionnaires ont peut-être inspiré les plus belles affiches politiques et, parmi celles-ci, les « posters » évoquant la figure de Che Guevara ont rencontré le succès le plus fulgurant auprès des jeunes. Il faut remarquer chez ceux-ci un nouvel engouement très vif pour ces « posters » — affiches nouvelle vague — qui inondent actuellement le marché, les uns reproduisant des affiches anciennes, les autres tout-à-fait originaux, vantant qui les mérites des Beatles, qui les bienfaits de la pensée pacifiste.

Il faut se réjouir qu'au sein de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, une initiative menée à bien sous la conduite des professeurs Crunelle, Sprimont et Van Goolen ait abouti à l'exposition, en la salle des Métiers d'Art du Brabant, de projets d'affiches touristiques réalisés par les étudiants, preuve que les



En haut, de gauche à droite: Red Star Line, Henri CASSIERS (Belgique); Skegness is so bracing, HASSALL (Angleterre); Etoile du Nord, CASSANDRE (France); un des plus grands maîtres de l'entre-deux-guerres; Brussel - Stoet der Reuzen, Fernand TOUSSAINT, un artiste belge à qui l'on doit aussi la célèbre affiche de la Foire Internationale de Bruxelles. En bas, de gauche à droite: Série d'affiches politiques dont les plus récentes sont aujourd'hui très appréciées par les jeunes: Affiche de recrutement pour la Waffen SS, ANTON (Allemagne); Affiche américaine pour le silence; Affiche-portrait de Che Guevara, publiée par les Presses de la Révolution; Affiche d'étudiants contestataires de mai 1968.

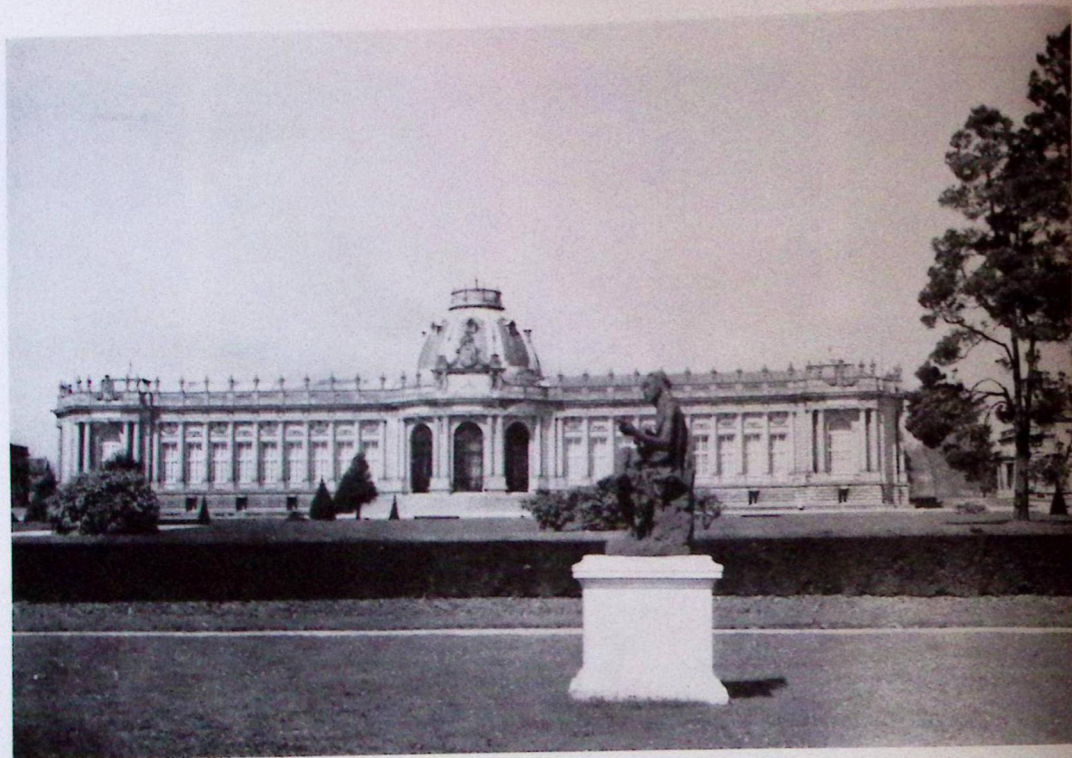
responsables de la formation des futurs affichistes tiennent à confronter ceux-ci, dès le niveau scolaire, avec les goûts, les préférences et les réactions du public. Cette exposition-concours exprimait le désir d'une école de montrer ce qui est réalisé dans le cadre de son enseignement, sorte de mise au point, de prise de conscience de la part d'un établis-

sement qui refuse de se laisser isoler dans un académisme confortable. Elle exprimait également un espoir: que, de la confrontation avec le public et des contacts avec d'autres écoles, naissent une critique fructueuse et des échanges enrichissants. C'est pour l'ensemble de ses travaux que Ronald Laenen a remporté la Médaille, tandis que Van Turnhout et Maes

se voyaient octroyer chacun une distinction. Leur recherche d'expression sincère, orientée vers la simplicité, vers le message direct, est la démonstration qu'en matière d'affiche, un sujet original mais évocateur, un graphisme décidé mais élégant, des couleurs hardies mais harmonieuses prennent définitivement le meilleur sur tout intellectualisme de mauvais aloi.

Plus que tout autre art, celui de l'affiche descend dans la rue. Il lui appartient. Il vit par elle, pour elle. Il en est devenu le premier, si pas le seul ornement. L'importance de cet art public est maintenant reconnue. Par lui, chaque pays, chaque époque nous livre les clefs de son graphisme. Sous nos yeux, dans une création continue, il poursuit son évolution.

En haut, de gauche à droite: Le Thermogène Leonetto CAPPIELLO (Italie), qu'on a pu voir sur tous les murs d'Europe pendant un quart de siècle; Il Giorno, SAVIGNAC (France), une œuvre caractéristique d'un artiste à succès; Gauloises, Donald BRUN (France); Alban Berg Wozzeck, Jan LENICA, affiche saisissante au style très personnel et particulièrement efficace; Arte Grafica Safgra, Erberto CARBONI (Italie); Villers-la-Ville et Ohain, projets d'affiches de LAENEN et MAES, élèves à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles; Kleptomania, affiche psychédélique pour une boutique de Carnaby street, une tentative de retour aux sources.



par Jean PIERARD
Membre de l'Association
des Ecrivains belges

TERVUREN

NOBLE LIEU MUSEE VIVANT



Musée Royal de l'Afrique Centrale: Fétiche à miroir (Bas-Congo).



Musée Royal de l'Afrique Centrale: Rhinocéros blanc.

MALGRÉ les ans et les modifications que les travaux des hommes lui ont imposés, l'avenue, qui mène au château de Tervuren, reste l'une de celles qui, au sortir de Bruxelles, me séduit le plus par son allure et la majesté de son tracé. Quelle que soit la saison où on l'emprunte, on est toujours conquis par la beauté de son cadre arborescent. Et je me rappellerai longtemps encore, à ce propos, l'admiration qu'elle suscita chez des amis suisses qui avaient cependant beaucoup voyagé et avec qui nous la suivions en voiture, par un bel après-midi d'automne.

« Au terme de cette longue avenue de Tervuren, qui naît au pied de l'arcade du Cinquantenaire — deux idées de Léopold II — écrivait naguère Jacques Biebuyck à qui j'ai emprunté le titre de mon article, avenue dont la largeur

parut extravagante à ses contemporains », on découvre avec émerveillement Tervuren. Un petit Versailles belge, et pourquoi pas? On y reviendra souvent.

Nombreux sont les cars étrangers qui s'y arrêtent à la belle saison, faisant honneur à ce musée qui contient peut-être l'une des plus riches collections de l'artisanat de l'Afrique noire.

Si l'histoire de ce petit Versailles nous était contée, sans doute l'apprécierions-nous davantage et comprendrions-nous mieux l'importance de ce domaine que nous avons la chance de posséder.

Parlons d'abord du château devant lequel s'étale un magnifique jardin en terrasses taillées à la française que divisent et entourent des pièces d'eau, des étangs bordés de roseaux et des bois qui, dans les lointains brumeux, vont rejoindre la forêt.

Pour en décrire la genèse, faisons à rebours le compte du temps et reportons-nous à cette époque où Tervuren n'était, dans la vaste forêt de Soignes, qu'un simple rendez-vous de chasse.

Quand on parle de la chasse, on y associe naturellement le nom de Saint Hubert. Chasse et légende ne sont-elles pas nées toutes deux dans la forêt? La brume, les taillis, les arbres qui, dans le vent, font de grands gestes et le soleil qui joue dans les frondaisons ne font-ils pas naître en nous d'étranges et mystiques pensées? On croirait souvent voir apparaître ce que notre imagination dessine dans le mouvement des feuilles. Saint Hubert ne pouvait vivre que là et sa légende, comme dans la forêt des Ardennes, y prendre source. Il y séjourna et abandonna son imposant cor de chasse à l'église de Tervuren. En ivoire et revêtu de lames

d'argent, il ne pesait pas loin de huit livres.

C'est à cet endroit de la forêt réservée aux parties de chasse que s'élevèrent les premières constructions du château. Elles remonteraient au IX^e siècle. Mais c'est vers 1200 que les ducs de Brabant qui avaient une prédilection pour ce beau coin de nature, aménagèrent ces bâtiments qui devinrent leur séjour d'été préféré. En fait, ce fut Marguerite d'York, l'épouse de Jean II de Luxembourg, qui, au début du XIV^e siècle, procéda à l'agrandissement des constructions primitives. Elle fut la première à avoir pris l'initiative de transformer une partie de la forêt en parc et jardins, aux abords du château.

Tervuren était né et son histoire n'allait que rehausser, par les noms célèbres qu'elle évoque, les splendeurs que ce lieu révèle aujourd'hui encore.

C'est de Tervuren qu'en 1415, Antoine de Bourgogne partit pour la bataille d'Azincourt où il trouva la mort. C'est à Tervuren aussi que séjourneront souvent les archiducs Albert et Isabelle qui firent rebâtir, en 1608, une partie du vieux château et entourer le parc d'un mur. Construit de 1625 à 1632, ce mur existe toujours en partie.

Dès 1749, le prince Charles de Lorraine s'installa au château. Il y apporta d'importantes améliorations ainsi qu'au parc. Tervuren devint alors le théâtre d'une vie de cour très luxueuse, animée de jeux et de fêtes qui laissèrent le souvenir d'une époque quelque peu désinvolte. C'est, en ces années, que pour sa facilité, le prince fit construire la chaussée qui va d'Auderghem à Tervuren. Ce furent, peut-on dire sans crainte de se tromper, les années les plus étincelantes que connurent ces lieux.

Mais à la fin de ce siècle heureux succéda une période néfaste. Joseph II, en 1781, jugeant le château insalubre, le fit démolir et démantela complètement le parc. Il ne resta plus guère, dans l'esprit des gens qui les avaient connus, que des images d'une opulence éteinte.

Plus tard, sous la période hollandaise, une importante villa construite de 1817 à 1821 devint la résidence du prince d'Orange, chef du contingent hollandobelge à Waterloo. Ce fut dans cette



villa, que la princesse Charlotte, ex-impératrice du Mexique, se réfugia pour cacher sa folie. Histoire mouvementée que celle de ce château qui fut à nouveau détruit en 1879, suite à un incendie.

En vérité, c'est en 1897 que commença réellement l'histoire de Tervuren en tant que site du Musée d'Outremer. Léopold II y fit construire, en cette année, sur les fondations de la villa incendiée en 1879, un imposant bâtiment destiné à héberger la première exposition congolaise à Bruxelles. Palais de style Louis XIV, il allait accueillir les archives de l'histoire du lointain Etat indépendant du Congo créé malgré de violentes oppositions rencontrées tant en Belgique qu'à l'étranger. De ce premier musée, seule la partie centrale est restée intacte, tandis que les deux ailes qui abritent diverses sections du musée actuel, ont subi, au cours des ans, plusieurs transformations.

L'exposition de 1897 ayant recueilli un véritable succès, Léopold II décida de faire de ce bâtiment un musée permanent qui devint rapidement trop exigu, nécessitant bientôt la construction d'un nouveau musée.

L'architecte français Charles Girault, auteur du Petit Palais à Paris, fut chargé de dresser les plans. Un bâtiment central, deux pavillons latéraux encadrant des jardins français constituèrent un ensemble remarquable dont la construction, commencée en 1904, fut achevée en 1910, année de l'inauguration, bien que le fronton principal audessus de la rotonde porte le millésime 1908.

Cette construction très élégamment conçue s'inscrit dans un large quadrilatère qui entoure une belle cour intérieure. Longue de 125 mètres, la façade principale donne sur le parc; elle comporte deux ailes réunies par une vaste rotonde couronnée d'une coupole de 28 mètres de hauteur. Les façades latérales mesurent 71 mètres. C'est dire l'ampleur de ce musée auquel depuis 1910 un seul changement important fut apporté, modifiant quelque peu le monument architectural de Girault, en l'occurrence la fermeture de la galerie à colonnades qui ceignait la cour intérieure de trois côtés. Cette heureuse transformation permit d'ajou-



ter quatre nouvelles salles aux disponibilités d'exposition et d'étendre les moyens de conservation de nouvelles collections. Initialement Musée colonial, il se dénomme actuellement Musée royal de l'Afrique centrale.

Il est matériellement impossible de décrire, même succinctement, sans risques d'omissions, tous les trésors d'histoire, de biologie, d'art, d'ethnographie, de pré-histoire et d'économie qui sont rassemblés dans ses quelque 21 salles qui donnent un immense éventail de toutes les possibilités des pays de l'Afrique centrale.

Les salles consacrées à la zoologie, à l'histoire et à l'économie sont particulièrement intéressantes, mais je crois qu'il faut surtout tirer hors pair l'incomparable collection d'objets d'art congolais qui y sont exposés.

Ainsi que l'écrivait Roger Bodart dans la brochure « Bruxelles, ville en forme

de cœur » publiée aux Editions Universitaires en 1957: « Tous ceux qui aiment le seul continent qui ait une âme, comme le dit Miller, vont voir, au musée de Tervuren, une des plus riches collections de masques du monde ». Remarque combien justifiée et à laquelle je songe souvent, quand il m'arrive de revoir les salles de ce musée consacrées à l'aspect culturel du problème de l'Afrique centrale. Poteries remarquables, figurines en bois, masques étranges et sculptures en fer de style abstrait évoquent et restituent en nous l'âme d'un peuple dont on ne peut qu'admirer la jeunesse, la vigueur et la vérité, caractères essentiels d'un art que l'on retrouve dans les conceptions de l'art moderne. Un art extrêmement suggestif qui, de même que tous les objets exposés, fait de ce musée un

riche enseignement rayonnant de vie africaine. Ayant appréhendé là les modes d'existence des indigènes et leurs activités, on réactualise plus facilement, on leur rend, me semble-t-il, une certaine épaisseur et l'on se prend à concrétiser sa vision d'une certaine poésie par le jeu d'associations qui créent de nouvelles dimensions et qui contribuent à faire de ce musée, un musée vivant. A noter que les collections qui s'y trouvent, ne cessent d'être alimentées par l'apport de nos chercheurs.

Lorsqu'on le quitte par la porte principale donnant sur la chaussée de Louvain et que l'on pénètre dans le parc par l'une des entrées latérales, s'étale devant soi le bel équilibre des jardins. Descendons le large escalier en pierre et nous trouvant alors au bord d'un large bassin, nous partageons le plaisir qu'offre la superbe ordonnance des



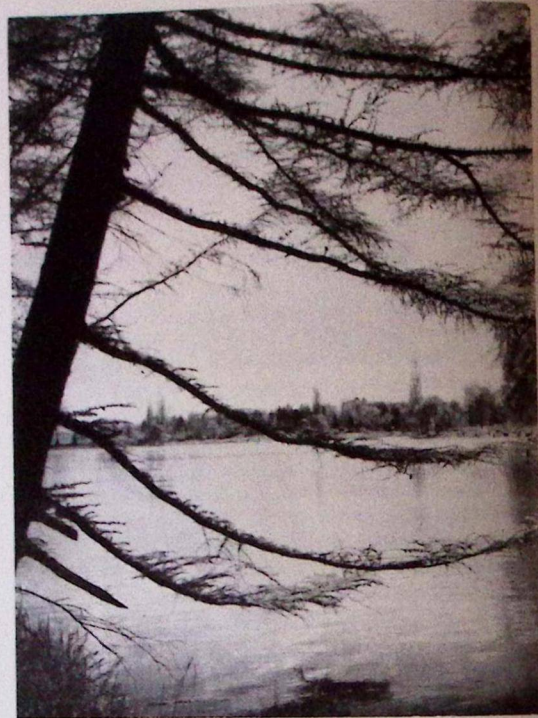
jardins. Des parterres aux fleurs multicolores, des buis géants taillés en cônes d'un vert foncé ou plus tendre, des pelouses soigneusement tondues créent une harmonie de lignes, faite des mille et mille asymétries qu'apporte la nature des arbres qui entourent cet ensemble.

Poursuivant notre promenade par l'allée centrale, dos au musée, nous apercevrons dans la douceur des pelouses une Diane chasserresse et un indigène jouant d'un instrument à cordes dont j'ignore le nom, qui rêvent immobiles dans leurs gestes de pierre. Des biches statufiées aussi et verdies par les ans dominant plus bas, en deça de plusieurs massifs de conifères artistement taillés, une nouvelle pièce d'eau qui frissonne sous le vent et le jeu des poissons.

Qu'on y aille dans la lumière de l'été ou dans l'automne jaunissant, on ne



En page de gauche, de haut en bas: statuette de femme, masque de féticheur, siège à cariatides. Ci-dessus, à gauche: mère et enfant; à droite: masque en ivoire (région du lac Kivu). Ci-contre: xylophone (Musée Royal de l'Afrique Centrale).



En page de gauche et de gauche à droite: Intérieur de l'église de Tervuren dédiée à St.-Jean l'Évangéliste; une des splendides pièces d'eau décorant l'admirable parc de Tervuren. Ci-contre: La Chapelle Saint-Hubert, le jour de la cérémonie annuelle en l'honneur du patron des chasseurs.

se lasse pas d'admirer les arbres, des hêtres centenaires pour la plupart, qui bordent les jardins et qui leur donnent une plus grande majesté encore, tout en leur conférant plus d'intimité en limitant l'espace. Espace qui, tout à coup, s'élargit lorsqu'au bout de cette allée centrale sur laquelle s'amorcent de petits chemins s'enfonçant dans les fourrés, nous débouchons sur la route qui longe l'Étang du Canal et qui offre de vastes échappées, lointains brumeux de ce côté-là surtout où la route va rejoindre l'Étang de Vossem.

Si, de cet endroit, l'on regarde à nouveau vers le musée, on aura, je crois, la plus belle perspective qui soit des jardins et des pièces d'eau. C'est plus dépouillé, plus aéré, dirait-on, et, dans les derniers jours d'automne où j'y suis allé, la terre beige et les arbres roux mêlés au vol silencieux des mouet-

tes donnaient à ce lieu un air de mélancolique noblesse et de relief mitigé. Longeant, vers la droite, la grande allée bordée d'arbres aux larges retombées de feuilles, nous atteignons l'Étang de la Chapelle. Des canards, des cygnes et les coups de rames assourdis de barques hésitantes font rider la face des eaux devant un petit restaurant.

C'est, à proximité de cet étang, au milieu d'une des pelouses que, chaque année, à l'un des premiers dimanches de novembre, on dit la messe en plein air et que résonnent, dans la forêt, les cors de chasse. Messe de la Saint-Hubert qui attire, ce matin-là, la toute grande foule sur l'herbe déjà humide de l'automne et sous un ciel gris de pauvre clarté. C'est la distribution des petits pains. Et devant la chapelle Saint-Hubert, là où mourut le saint en

l'an 727, le prêtre, en un geste incessamment renouvelé, bénit les chevaux et les chiens. Pendant longtemps défilent des centaines de cavaliers, tenant fièrement leur monture, dans la brume du temps et l'âcre odeur des feuilles mortes. Et que le soleil paraisse, alors jailliront la rouille, les ors, les jaunes de la terrestre parure et les habits noirs, rouges et bleus des participants à ce galop d'automne, à cette dernière chevauchée, traverseront les allées, de fuyantes lumières, tandis que, dans la petite chapelle, les flammes des bougies vacilleront pour s'éteindre lentement devant les images saintes. Saint Hubert, le prince Hubert, mérovingien d'origine, devenu prêtre dans la grande liberté de la forêt, abandonne ainsi, chaque année, sa légende dans le cœur des hommes et des bêtes. Emouvante cérémonie à laquelle l'on aime partici-

per et dont on apprécie toujours la touchante vérité.

Si, plutôt que de longer l'allée menant à cette chapelle, on traverse l'Étang du Canal, on pourra s'enfoncer dans la forêt par l'un des nombreux chemins privés qui la sillonnent et qui aboutissent à un large rond-point. J'ai toujours eu, dans ce coin de forêt, une prédilection pour le petit sentier qui longe l'Étang des Daims. Parmi les nénuphars et d'autres plantes aquatiques, quelques poules d'eau et canards cherchent leur nourriture au pied des grands arbres. On pourrait évoquer, en regardant cet étang, ceux-là chantés par Maurice Carême dans son recueil « Brabant »:

Etangs abandonnés à l'orée des automnes,
Quels arbres vaporeux croyez-vous refléter?

Etangs et bassins du parc de Tervuren, j'aime « la tristesse étale de vos brumes », la lumière brillante de vos reflets d'été et, surtout, le calme de ceux d'entre vous que les voitures ne peuvent pas encore atteindre et vers lesquels les gens vont toujours à pied. Remontant de cet étang vers l'aile gauche du musée, on redécouvrira la belle perspective des allées et, à la naissance de l'une d'elles, cette fière statue représentant un combat de cerfs, une œuvre de V. Galsag. A noter aussi, près d'un ancien bâtiment, quelques autres sculptures de belle facture dont un Cupidon bandant son arc, œuvre de Bouchardon.

Et les vasques pleines de fleurs et les parterres en forme de collier de continuer leur ronde devant le musée, de toute leur ferveur solaire. Beaucoup de touristes y viennent durant les week-

ends d'été, des étrangers même, qui s'égaillent dans les jardins et visitent les salles du musée.

Tervuren, noble lieu, vous êtes vraiment un précieux ornement de notre Brabant, riche de souvenirs, d'histoire et de sites que l'on aime voir et revoir, à toutes les teintes des saisons.

Dans notre « Brabant vert et or » — c'est le titre d'un autre poème de Maurice Carême — il faut réserver à ce lieu une place de premier plan. L'avenue qui y mène est, j'en suis convaincu, l'une des plus admirables qui soient chez nous. C'est vraiment une paume de lumière s'ouvrant dans un paysage qui étale tout grand ses ailes. En la suivant, elle vous conduira au cœur d'une forêt qui cache les plus riches de ses secrets, dans la retraite profonde de ses grands arbres où la beauté s'est installée à jamais.

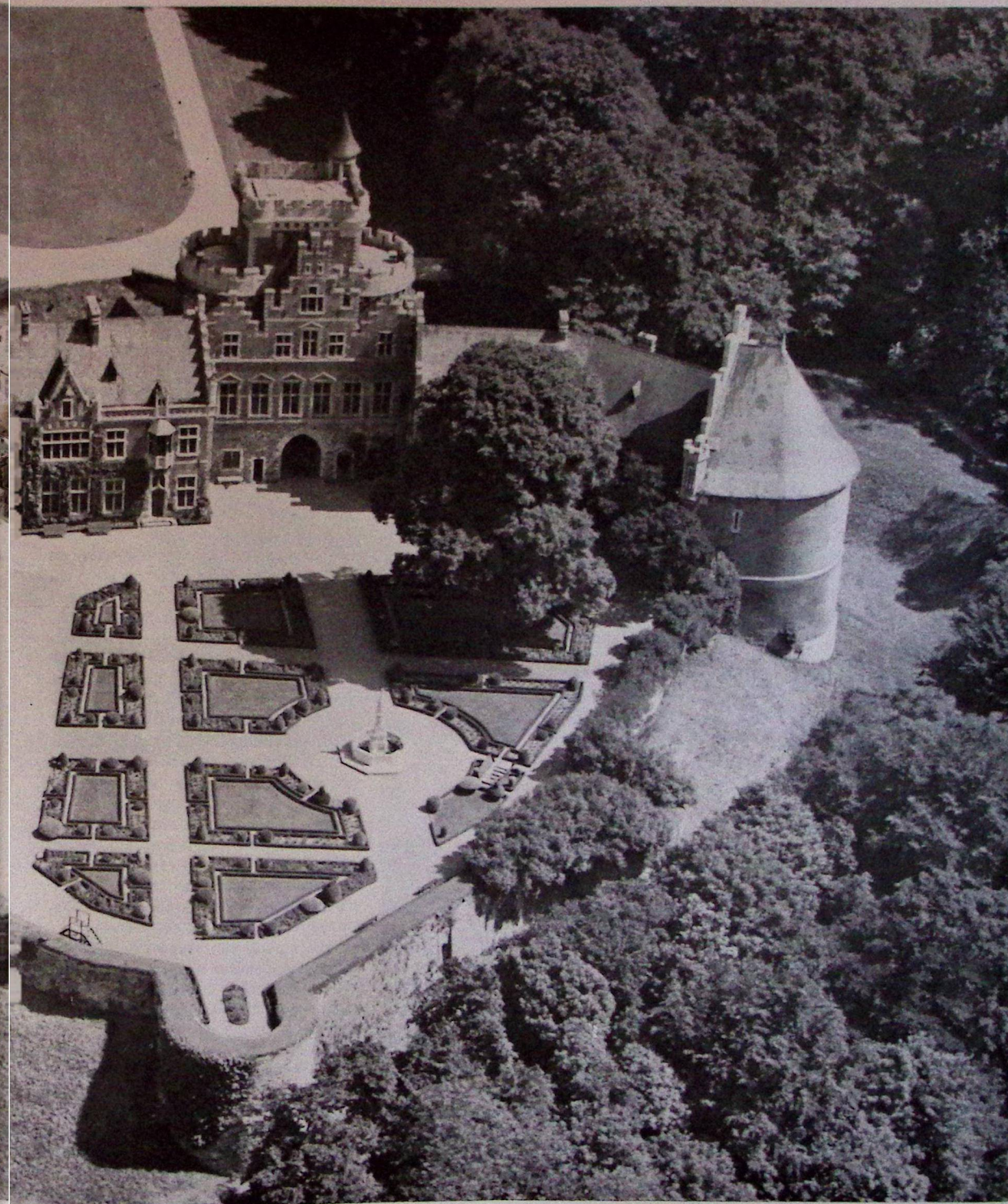
A Gaasbeek

LE CHATEAU- MUSEE

par Dr. G. RENSON
conservateur du château-musée
de Gaasbeek

LE château de Gaasbeek, actuellement musée, a joué dans notre histoire nationale un rôle des plus importants. En effet, il a été construit aux environs de 1236-1240 afin de parer les attaques ennemies de la Flandre et du Hainaut. Situé sur une hauteur, entouré de douves où il y avait un peu d'eau (selon A. Wauters, Gaasbeek, son château et ses seigneurs, Turin 1875) et de trois étangs il donnait l'impression d'une forteresse imprenable. Le Seigneur même avait beaucoup de droits sur les habitants de la seigneurie, dont les frontières couvrent pour ainsi dire les limites du « Pajottenland ».

Vue aérienne du château de Gaasbeek.



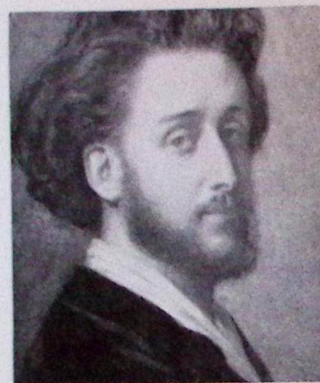
La maison de Louvain y séjourna de 1235-1335, les de Hornes-d'Abcoude, de 1335-1434. Un fait historique important qui vaut la peine d'être cité est le siège du château par les Bruxellois, en 1388, qui vinrent venger leur premier échevin, Evrard 't Serclaes qui fut assassiné à Vlezenbeek. Le fait que Sweder d'Abcoude reçut les malfaiteurs le lendemain de l'assassinat fut suffisant pour qu'on le soupçonne de collaboration. Disons immédiatement que sa culpabilité n'a jamais été prouvée.

Au XVI^e siècle, la personne la plus célèbre qui a habité le château, de 1565 à 1568, fut sans aucun doute Lamoral d'Egmont. Au XVII^e siècle, la famille de Renesse de Warfusée acheta la seigneurie confisquée et l'un des plus importants seigneurs fut René de Renesse de Warfusée qui construisit le jardin de plaisance, le pavillon de plaisance et la chapelle Sainte-Gertrude, qui furent tous les trois érigés dans le style baroque.

Le pavillon de plaisance est ouvert au public les dimanches et contient une chambre à coucher de style Louis-Philippe ainsi que deux secrétaires de même style. Le plafond fortement abîmé montre encore la richesse de la décoration antérieure.

En dépit du fait que le château et son domaine furent saisis par l'Etat, après la trahison de Warfusée en 1632, les enfants purent en empêcher la vente pendant plusieurs années. Celle-ci ne commença qu'en 1647. La plus grande partie ne fut cependant pas vendue. En 1650, Alexandre, fils de René de Warfusée, reprit possession du domaine de Gaasbeek.

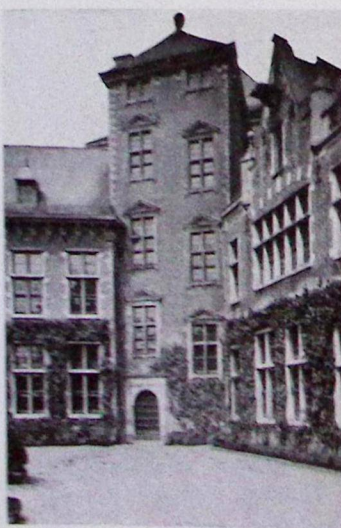
En 1687, la famille Scoccart-de Tirimont (1687-1796) acheta Gaasbeek, Vlezenbeek, Sint-Laureins-Berchem, Oudenaken et Eilingen. Un membre de cette famille de serviteurs du roi



Ci-dessus: Jean-Martin Arconati-Visconti.

Ci-dessous: La Tour Charles Quint s'élève entre la grande aile du château (entre les Tours d'Egmont et de Lennik) et l'aile « Petit Blois » (entre la Tour de Lennik et le donjon).

En page de droite: « La fondation d'Alexandrie », tapisserie bruxelloise (XVII^e siècle), une des nombreuses œuvres d'art exposées au château-musée de Gaasbeek.



d'Espagne, notamment Henriette Scoccart épousa Galéas Arconati-Visconti, membre du Conseil Général de Milan et Chambellan de Marie-Thérèse. En vertu d'arrangements de famille, les biens de dame Brigitte Joséphe Scoccart, baronne de Gaasbeek, douairière de Templeuve, passèrent en 1796 à son neveu Paul Arconati-Visconti. Ce dernier fut maire de Bruxelles en 1800, par après il devint membre du Conseil municipal. Dans ces fonctions, il fit du bon travail. On sait qu'il était excentrique, même vaniteux, mais écrit le professeur R.O.J. Van Nuffel: « Il était entièrement dévoué au bien-être de ses concitoyens, ainsi que le prouvent ses nombreuses initiatives, ses actes de générosité. » Après sa mort en 1821, son neveu Joseph Arconati, fils de Charles et Thérèse-Josèphe Trotti, lui succéda. Joseph fut condamné à mort par contumace en Italie. On lui reprocha: 1. de s'être affilié à la société secrète des Fédérés italiens dans l'intention de coopérer au renversement du gouvernement légitime autrichien en Italie; 2. d'avoir déboursé une somme importante pour promouvoir les projets des conspirateurs; 3. d'avoir à Turin, le 17 mai 1821, de façon répétée, pressé l'ennemi d'envahir la Lombardie et d'avoir suscité la révolte contre le gouvernement légitime en Italie.

Le professeur Van Nuffel le dit bien dans la brochure: « Les Arconati-Visconti, Châtelains de Gaasbeek », publiée lors de l'exposition tenue en 1967 dans le Domaine de l'Etat: « On n'en finirait pas d'énumérer les services rendus par la noble dame aux poètes, écrivains, savants qui l'entouraient de leur respectueuse affection: l'abondante correspondance, dont nous avons entrepris la publication, nous donne l'irréfutable témoignage de sa prévenance, voire de son abnégation. Et



nous n'avons guère parlé de son dévouement à la cause de l'indépendance italienne, de sa piété vigilante pour les martyrs de l'unification. »

Après la mort de leur Carletto, ils quittèrent définitivement Gaasbeek. Jean-Martin, leur second fils, hérita de leurs biens. Il suivit les cours à l'Ecole des Chartes à Paris où il fit la connaissance de Marie Peyrat, fille d'Alphonse Peyrat, d'abord journaliste, ensuite vice-président du Sénat français.

Après la mort de Jean-Martin, le 24 février 1876 à Florence, son épouse Marie Peyrat, devenue par son mariage marquise Arconati-Visconti, hérita de

tous ses biens, entre autres, un palais à Florence, une villa à Balbaniello, le château de Gaasbeek et ses dépendances et encore 1.377 ha 41 a 52 ca. Cette dernière possession valait 7.748.746 francs or (évaluation de 1876).

Une fois en possession de cette immense fortune, la marquise, appelée par Gambetta « l'ange de l'Athéisme », allait consacrer son temps à faire restaurer le château, ce qui se fit sous l'influence de Viollet le Duc et en imitant le château de Pierrefonds près de Compiègne. « Elle recevait, dans le vieux manoir, nombre de personnalités

qui constituaient le cercle habituel de ses relations parisiennes: les représentants les plus qualifiés de la laïcité militante y côtoyaient les sommités du monde universitaire. Cette chartiste, enthousiaste de l'histoire, avait voué un culte à Robespierre et ses sympathies, comme ses antipathies, étaient souvent inspirées par le degré de respect que ses interlocuteurs vouaient au souvenir du célèbre conventionnel. »

Combes l'enflamma par ses idées et la correspondance qui nous est conservée montre à quel point la marquise fut la confidente de ses espoirs et de

ses désillusions (R. O. L. Van Nuffel, Les Arconati-Visconti, pp. 19-20). Avant sa mort, en 1923 elle donna sa bibliothèque de 7.000 livres, qu'elle avait achetée de Gaston Paris, à l'École normale supérieure de Paris, 157 pièces de sa collection au Musée du Louvre, d'autres pièces au Musée Carnavalet et au Musée des Arts Décoratifs. Elle créa plusieurs prix et plusieurs chaires. En 1913, elle fit don d'un million de francs à la Sorbonne, pour l'érection d'un institut de géographie, et de sa fortune à l'Université de Paris, après avoir fait don du domaine de Gaasbeek à l'État Belge en 1921. L'article 1^{er} de l'acte qui, le 30 août 1921, consacrait son acte de générosité, stipulait: « la donation est faite dans le but d'assurer à la Belgique la conservation d'un domaine historique et d'encourager la continuation des recherches artistiques et scientifiques dont il a été le centre ». Depuis quelques années ce désir est en train de se réaliser. Mais, avant d'aborder ce chapitre, parlons un peu de la construction.

La construction

En descendant du parking, magnifiquement implanté dans la nature et offrant place à 500 voitures (parking: le dimanche cinq francs, en semaine gratuit), on traverse le petit parc J. Van Cromphout (l'ancien régisseur du château). Débouchant sur l'allée principale, on peut admirer dans la profondeur la magnifique prairie de jeu et l'étang aux cygnes, nouvellement aménagé. En continuant la promenade, au tournant de la drève, on débouche sur une grande esplanade, aux beaux gazons, au milieu de laquelle trône une magnifique fontaine de marbre blanc, constituée de deux bassins, du XVII^e siècle, que nous avons fait placer à l'endroit même où elle se trouvait en 1850. Dans le fond se dresse majestueusement l'ancien château à l'aspect féodal.

En contournant le château le long des douves, on aperçoit à gauche le pavillon de plaisance qui est ouvert le dimanche et qui comporte une chambre à coucher, en style Louis-Philippe. La tour de Leeuw-Saint-Pierre au toit pyramidal se dresse du fossé, défiante et puissante, et date pour sa plus grande partie du XVI^e siècle. Plus loin on peut voir la courtine et la poterne (XVII^e

siècle), les tours démantelées du XIV^e et XV^e siècles, la Tour Rouge ou Tour d'Egmont et le chemin de ronde à découvert qui a été trop décoré.

Le Musée

Pour le moment il y a dix-neuf salles qui sont ouvertes au public. On compte environ 1.400 objets d'art dont environ

300 remisés au grenier. Les tapisseries sont d'une grande valeur et celles de Tournai (XV^e siècle), de Bruxelles (XVI^e et XVII^e siècles) sont vraiment très remarquables. Les tableaux, les albâtres, les marbres, les faïences, les sculptures en bois et les meubles valent bien la peine d'être vus. Ces dernières années, il y eut plusieurs acquisitions, notamment: un vitrail

dans la chapelle, deux tapis, dont un turc, de très grande valeur, une tapisserie du XVII^e siècle, tissée à Mortlake en Angleterre par des tisserands flamands et représentant le récit mythologique de Héro et Léandre; une tête de Brueghel par R. Cochez; un bas-relief du XVI^e siècle représentant le baptême de Clovis, un chandelier du XVI^e siècle, une enluminure, des archi-

ves, des centaines de livres pour la bibliothèque et depuis peu deux angelots du XVII^e siècle.

Le musée reçut plus de cinquante pièces qui avaient été données en usufruit au premier Conservateur Lockem, un legs de Mme De Thier-Wouwermans de Liège et dernière descendante des de Hornes: tableaux et magnifiques bijoux (une broche avec de très beaux diamants et une paire de boucles d'oreilles également serties de diamants), un prêt de Monsieur Dulière consistant en un tableau de Jacob Jordaens représentant « La Sainte Famille ».

Dernièrement plusieurs tableaux ont été restaurés. La restauration du « Tir à l'arbalète à la place du Sablon de Bruxelles » peut être considérée comme la plus importante. Pendant l'exécution des travaux on constata en effet que cette œuvre était authentique et non une copie comme on croyait jusqu'à présent, ce qui augmenta énormément la valeur du tableau (probablement une œuvre de Sallaert, XVII^e siècle). Cette année-ci le grand tableau de la chapelle, représentant Sainte Gertrude, sera restauré.

Le tapissage de la chambre bleue a été totalement renouvelé, l'ancien étant complètement usé.

Le Parc

Le parc est un des plus beaux de notre pays grâce à ses hêtres séculaires, ses drèves bien soignées et ses étangs. Une centaine de bancs vous invite au repos.

Chaque année en vue de la régénération des bois, des milliers de hêtres sont plantés.

Manifestations culturelles

Depuis 1963 nous organisons au château-musée des manifestations culturelles, notamment des conférences, des concerts, mais surtout des expositions. En 1964 on commémorait les

La marquise Jean-Martin Arconati-Visconti, née Marie Peyrat.



Jules Van Cromphout, régisseur du château de Gaasbeek durant la première guerre mondiale.



40 ans de « Gaasbeek-Musée » tandis qu'au fil des ans d'intéressantes expositions se succèdent, entre autres « Le chemin de croix d'Edgard Tytgat », « Les châtelains Arconati-Visconti », « Lamoral d'Egmont », « Ars Sacra du Pajottenland », « Bruegel », « La Construction et l'Iconographie du château de Gaasbeek » (1240-1970), « Monuments et Paysages du Pajottenland » (3 juillet - 25 juillet 1971). En 1969 furent organisées des grandes fêtes qui connurent un énorme succès. Ces fêtes seront renouvelées tous les trois ans (elles auront de nouveau lieu en septembre 1972). Quand nous savons que la plupart de ces expositions furent organisées par quelques personnes et même deux à trois fois par le conservateur tout seul, on peut être satisfait, sans pour cela perdre l'esprit critique qui nous dira qu'il y a toujours moyen de faire mieux.

Travail scientifique

En 1969 nous avons créé, dans la chambre des Clarisses (tout en haut de la tour d'Egmont), un séminaire d'histoire et d'histoire de l'art. Partant de 200 livres tout au plus; on en compte

à ce jour un millier, sans tenir compte des revues. Malheureusement les crédits nous manquent pour acheter les livres indispensables. La bibliothèque est formée en fonction de l'histoire de l'art ainsi que de l'histoire du Brabant Sud-Ouest. Pour l'instant on a commencé une photothèque, qui s'enrichit de plus en plus. Les clichés (environ 300 pour le moment) sont conservés sur place. Le dépôt des archives, qui est très riche, fut réinventorié et est à la base de nos publications historiques.

Toutes les pièces de la collection du musée sont inventoriées provisoirement et doivent être, pour la plupart, inventoriées scientifiquement. Cent-vingt ont déjà fait l'objet d'une étude approfondie et la description en a été publiée.

Tout ceci prouve qu'au point de vue scientifique le château-musée de Gaasbeek est en pleine évolution et mérite, sans aucun doute, le titre d'institution scientifique.

Renseignements utiles:

Le château et le parc sont accessibles au public le mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche et les jours fériés,

de 10 à 17 h, depuis le 1^{er} avril jusqu'au 31 octobre; pendant la période des congés payés c'est-à-dire aux mois de juillet et d'août tous les jours, sauf le vendredi.

Droit d'entrée: entrée générale (château et parc): 10 F. Parc seulement: 5 F. Pour le parking, on paye seulement 5 F le dimanche (gratuit en semaine).

Une réduction de 50% sur le prix de l'entrée générale est accordée aux groupes d'au moins 20 personnes. Le mardi, mercredi, jeudi et samedi les écoles jouissent de la gratuité.

Renseignements: tél.: (02) 52.43.72.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

G. Renson, *Beknopte geschiedenis van Gaasbeek*, s.l., s.a.

G. Renson, *La Construction et l'Iconographie du château de Gaasbeek (1240-1970)*, avec un aperçu historique du château-musée, depuis 1924 jusqu'à 1970, s.l., 1970.

G. Renson, *L'héritage en Belgique de la marquise Arconati-Visconti, née Marie Peyrat, à la mort de son mari, dans Risorgimento*, IIe année, 1968 n° 2.

G. Renson, M. Casteels, R.O.J. Van Nuffel, *Les Arconati-Visconti, châtelains de Gaasbeek*, Bruxelles 1969.

G. Renson-M. Casteels, *Prospections dans les collections du château-musée de Gaasbeek*, 6 séries.



Sur cette photo sont réunis, de gauche à droite, les trois conservateurs du domaine de l'Etat à Gaasbeek, à savoir: Maurice Roelants (deuxième en commençant par la gauche), Dr. G. Renson, l'actuel conservateur, et Dr. G. Lockem, premier conservateur du château-musée.

UN JEUNE MUSÉE A

LA HULPE

par G. STEENEBRUGGEN

PEU-ON confier aux jeunes les « choses du passé », les témoins d'un âge révolu, même si, parfois, il n'est pas si lointain?

Vous trouverez la réponse à cette question en visitant le musée d'histoire locale, dans les locaux de la Maison des Jeunes de La Hulpe. Le musée essaie depuis un peu plus d'un an de recueillir tout objet et document concernant la vie des anciens La Hulpois. Il n'en est évidemment qu'à ses débuts, mais possède néanmoins de quoi vous transporter de notre XXe siècle au Xe siècle avant Jésus-Christ.

Les collections du musée comportent notamment des outils préhistoriques, divers outils de ferme comme « le gorria », les tèles, fléau etc... des outils de menuiserie datant du XVIIIe siècle: rabots, bouvets, varlopes... Une vitrine est consacrée aux objets insolites: fer à friser les moustaches, missel « à l'usage des personnes pieuses dont la vue baisse ». Vous pourrez aussi vous rendre compte des transformations qu'ont subies l'église et le village, grâce à l'impressionnante collection de cartes postales anciennes et d'anciens plans.

Mais je ne passerai pas en revue ici les vitrines du musée, je vous ferai plutôt accomplir un rapide voyage à travers l'histoire de La Hulpe. Un mot d'abord concernant son étymologie: La Hulpe est traversée par un ruisseau que nous nommons aujourd'hui l'Argentine. Le nom primitif de ce ruisseau

est Le Helpe, d'où le village tira son nom. Après diverses déformations: « Le Hulpe », « La Helpe », « La Heulpe » on peut lire définitivement La Hulpe en 1571.

UN PEU D'HISTOIRE

Quant à la présence humaine dans notre région, elle est déjà bien implantée durant la préhistoire. Si le sol ne nous a pas livré beaucoup de vestiges de cette époque, ce que nous possédons suffit à prouver que, séduits sans doute par les rivières et étangs poissonneux, les hommes du Néolithique s'installèrent à La Hulpe.

En 1957, on découvrit au hameau de Gaillemarde, une hache en silex poli datant de dix à quinze siècles avant Jésus-Christ et provenant des carrières de Spiennes. Cette hache était accompagnée de morceaux de charbon de bois et d'une dent de requin. Plus récemment on a mis au jour à l'extrémité est du village, une hache en silex blanc poli, une grande quantité de dents de requins et des perçoirs, grattoirs, ainsi qu'une griffe perforée. Après ce passage dans la préhistoire, faisons un bond jusqu'en l'an 1138, date à laquelle le village était propriété du duc de Brabant Godefroid 1er. Il en fit don en cette année aux frères de l'église Sainte-Marie de Wavre.

A cette époque, le village était entretenu par des serfs.

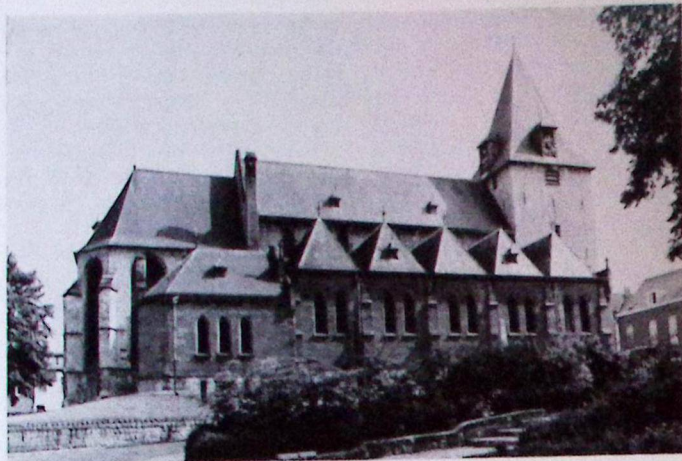
En 1230, le duc de Brabant Henri I

affranchit la commune par une charte ou « paix de La Hulpe », puis les ducs en firent un chef-lieu du Brabant wallon. Mais bientôt, La Hulpe subit une série de revers: les guerres civiles de 1488 et 1489; en 1537 sous Charles Quint: nouveaux dégâts; incendie en 1563; dévastations par les troupes du prince d'Orange; en 1705 les troupes anglaises et hollandaises campent à La Hulpe; peu après survint la révolution française et les conséquences qu'elle eut dans tout le pays. Enfin, en 1830, la Belgique accéda à l'indépendance.

A travers toutes ces époques, la vie des habitants fut liée au servage d'abord, à l'agriculture, aux ressources de la forêt et à l'artisanat ensuite. Ce n'est qu'au XVIIe siècle, avec le premier moulin à papier, que l'industrie fit son apparition.

Les plus anciennes fermes du village sont situées au hameau de Gaillemarde.

La ferme de Gaillemarde qui donna son nom au hameau (Galmard serait un dérivé du celtique et se traduirait par écho) n'est pas à proprement parler un bien féodal mais, dès 1417, son propriétaire faisait relief à la cour féodale de Brabant d'un droit de pâture dans la forêt de Soignes pour 6 chevaux, 1 taureau, 16 vaches et 30 porcs. Propriété vers 1500 d'André de Douvrin, qui la laissa à sa fille Jeanne (1545), elle passa successivement à la famille de Hoves (1588), de Gruytere (1612).



Ci-contre, de haut en bas: l'église Saint-Nicolas, captivant sanctuaire romano-ogival; l'Étang du Gris Moulin, romantique pièce d'eau qui tenta maints paysagistes; aux confins du hameau de Gaillemarde.



à Françoise de Grutz, veuve de Pierre-Ignace de l'Offre, seigneur de Ter Walte et à sa sœur Marguerite-Josèphe, épouse de maître Augustin-Lamoral de Landas de Florival (1735). En 1781 elle appartenait à Marie-Thérèse de Malapert.

La ferme de la Ramée fut vendue en 1537 à l'abbaye d'Affligem.

En l'an VI, elle est vendue comme bien national à François de Pauw. Plusieurs moulins à eau fonctionnaient sur l'Argentine: le moulin à farine de Gaillemarde, situé à quelques centaines de mètres des sources, datait du XIXe siècle. Une bombe volante le détruisit en 1944 et ses ruines furent rasées en 1958. Le pittoresque Gris-Moulin, à l'origine moulin à papier, fut converti en moulin à farine. Ce bâtiment, datant du XVIIe siècle, fut démoli en 1970. Citons aussi l'ancien moulin ducale à l'étang des papeteries et le moulin des serfs, rue du Cerf.

Attardons-nous un instant dans la forêt de Soignes, lambeau de l'antique forêt charbonnière qui recouvrait jadis le Brabant.

Elle connut le passage de bûcherons, fagotiers, charbonniers...

Ce dernier métier, totalement disparu, consistait à fabriquer du charbon de bois. Voyons ce qu'en dit M. Charlot dans « Paysages et Paysans »: « Ils ont commencé par choisir un terrain en pente, abrité du vent qui activerait trop les feux, sur la place nettoyée et apla-

nie; ils couchent à plat des bûches disposées en rayons autour d'une perche plantée au centre; sur cette espèce de plancher circulaire ils rangent plusieurs étages de rondins dressés debout et composent ainsi une meule qu'ils recouvrent d'une couche de boue; ils ont ménagé au ras du sol un couloir qui servira de fourneau pour allumer le bûcher, puis ils enlèvent la perche laissant ainsi un vide qui servira de tuyau. Au début de la fabrication on active la flamme, puis on bouche la cheminée avec du gazon et on supprime les conduits ventilateurs à mesure que la combustion avance. Douze ou vingt-quatre heures plus tard, on pourra ouvrir la meule et en extraire le charbon de bois ».

Celui-ci servait à divers usages ménagers ou industriels: pour entretenir la chaleur des fers à repasser, chauffe-plats, pour la fabrication des tuiles, poteries, pour la fonte du fer et du verre, pour les encensoirs... Si on se promène l'automne dans les champs aux abords de la forêt, on peut apercevoir des taches circulaires sombres, ce sont les traces des meules ou « fauldes » des charbonniers. L'expression « noir comme un charbonnier » s'entendait souvent dans la région.

INDUSTRIE DU PAPIER À LA HULPE

C'est la seule industrie de ce village à vocation agricole jadis et résidentielle aujourd'hui. Notons cependant que

La Hulpe connut des ateliers ou industries de moyenne importance: un brasseur, un tanneur, deux ciriers-chandeliers et une teinturerie.

L'origine de l'industrie du papier à La Hulpe remonte au XVIIe siècle. Cependant, dès 1513, les moines de Groendael obtinrent l'autorisation de construire un moulin à papier gris. Mais il faut attendre 1632 pour voir construire le Gris-Moulin. Vendu en l'an VI à un certain Ruelens, il fut converti en moulin à farine.

Les actuelles papeteries datent de 1659: un certain Guillaume Fromont acquit « une maison avec courtil joignant d'amont et au nord au chemin du seigneur et des deux autres côtés à la forêt de Soignes ».

En 1664, Pierre Gaultier obtint par lettres patentes le monopole exclusif, pour un terme de 60 ans, de la fabrication de toute espèce de papier, puis elle passa à Foppens qui vendit les usines à une société. Diverses sociétés se succédèrent. Aujourd'hui, elle fait partie de la société Intermills et elle est spécialisée dans la fabrication des papiers fins et extra fins. Une rétrospective de la fabrication du papier eut lieu dans nos locaux en 1970 ainsi que l'exposition de tapas, parchemins, lettres patentes de Philippe IV.

L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS

C'est de 1238 que datent la grande nef

et une tour. La pose de la première cloche date de 1530-31. La tour est de style roman; le chœur est de style ogival. A l'intérieur on peut remarquer la chaire de vérité exécutée en 1862 par J. De Braeckeleer, la pierre tombale de Jean Wéry, curé, décédé en 1616, le tombeau de sir Charles Bailly, secrétaire de Marie Stuart.

Le premier curé connu est Jean de Robe (1409 à 1443). Le trésor de l'église de La Hulpe, comprenant entre autres une splendide monstrance en or et argent, un ciboire en argent, une custode en argent, différentes reliques, est exposé régulièrement au musée.

FOLKLORE

Commençons par les plus grands représentants du folklore local:

Le « Grand Colas », sa femme la « Grande Nanane » et le géant de Gaillemarde « Marius ».

Pour se détendre des travaux journaliers, les anciens La Hulpois avaient la « gilde des archers » qui participa en 1551 au tir de Louvain. Cette société existe toujours ainsi que la société de musique La Hulpe Malaise. Les jeux de cartes, de quilles, de palets étaient aussi à l'honneur dans le village.

Les jours de kermesse étaient sujets à diverses réjouissances populaires et jeux: course de sac, mât de cocagne etc... tandis que les fêtes de la mois-



La Hulpe: Ferme de la Ramée.

Ci-contre: La Maison des Jeunes de La Hulpe, qui abrite le musée d'histoire locale.
Ci-dessous: Le Grand Etang ou Etang Noir (13 hectares) de La Hulpe avec, dans le fond, une vue partielle des papeteries.

son s'organisaient en famille. A chaque fête la tarte était à l'honneur ainsi que la bière blanche ou le Faro.

C'était bien souvent à la lueur du poêle de Louvain que les écoliers étudiaient leurs leçons et que pendant les longues soirées on récitait « la complainte du juif errant », la légende de Geneviève de Brabant sans oublier les histoires de sorcières qui effrayaient autant les adultes que les enfants.

Quant à la mode d'il y a cent ans, la « maxi » était bien sûr de rigueur, nos fermières protégeaient leurs jupes à l'aide du tablier de toile bleue de Sart-Moulin; les sabots français étaient à la mode et le dimanche, un chapeau nommé Godiche était de bon ton. Il n'y a pas si longtemps que nos paysans ont abandonné le sarreau et la casquette bleue.

Après cette intrusion dans l'histoire et le folklore de La Hulpe, il ne vous reste plus qu'à vous rendre au no 2 de la place Camille Lemonnier entre l'Ecole provinciale d'horticulture et les papeteries. On se fera un plaisir de vous présenter ce qu'en un an on a pu réunir de documents et autres témoins du passé de ce village des « Ardennes Brabançonnnes » et ce, entre 15 et 17 heures. Ajoutons qu'une section « apiculture » s'ouvrira bientôt dans nos locaux, par les « Apiculteurs des Ardennes Brabançonnnes ».

Bibliographie

« La Hulpe de la préhistoire à nos jours » par Wautrecht et Pandor.



AU SEUIL DE LA SAISON 71-72

par Christian LANCINEY
et André STELMAN

UNE saison théâtrale se devrait de finir sur un feu d'artifice...

A Bruxelles, cette année, ce ne fut pas le cas. Non pas que les bonnes pièces fassent défaut. Loin de là. Cependant, ce ne fut pas exactement ce que l'on était en droit d'espérer. Et, en un sens, c'est bien dommage. Pour le théâtre en général et pour les spectateurs... Ceci dit, si nous n'avons assisté à rien de véritablement transcendant, nous eûmes malgré tout droit à des spectacles de qualité, dont il convient de parler de façon plus détaillée, car ils reflètent malgré tout — en bien comme en moins bien — l'atmosphère de

cette fin de saison bruxelloise, et qu'ils contiennent en germe les promesses de la prochaine saison.

Pour la couronner, le Théâtre National de Belgique nous présentait, dans sa grande salle, la pièce attendue d'Eugène Ionesco, « Jeux de massacre ». Terminée il y a un an, elle fut tout d'abord créée en allemand à Dusseldorf, puis en français à Paris et au Théâtre du Nouveau Monde à Montréal. Dernièrement, Ionesco déclarait à un journaliste: « Pour moi, le théâtre est une remise en question perpétuelle de nos problèmes quotidiens, donc fondamentaux... »

Peut-être. Mais on aime ou on n'aime pas Eugène Ionesco: c'est là un fait inéluctable, mais c'est aussi un drame. Car n'importe qui ne peut se permettre de « mordre » à fond dans l'absurde et de suivre pendant deux heures la pensée de l'auteur. Une pensée que l'on a pu saisir dans son ensemble dès les premières répliques...

Qu'on en juge plutôt: l'action se déroule dans une petite ville de province, une ville de chez nous, puisque Jacques Huisman, dans sa mise en scène, nous suggère qu'il pourrait bien s'agir de Binche.

Tout à coup, et sans aucun signe avant-



coureur, une maladie incompréhensible et incurable, semblable à la Grande Peste du Moyen Age vient frapper indistinctement tous les habitants. Au fil de l'action, nous revivons les réactions d'un chacun devant la mort. L'auteur nous décrit avec force détails (et aussi, hélas, avec force redites) les sentiments de ceux qui vont mourir et qui le savent, de ceux qui craignent par dessus tout le trépas et de ceux — ils sont nombreux! — qui tentent de profiter de la situation, tant au point de vue politique qu'au point de vue personnel.

En somme, une énorme pirouette aux intonations spécialement macabres, où les gens meurent comme des mouches... en tentant de nous convaincre que la mort est absurde. Il n'est pourtant pas nécessaire de discourir pendant des heures pour nous prouver la vérité de cet aphorisme vieux comme le monde.

En fin de représentation, l'auteur, présent à la création de son œuvre en Belgique, fut pourtant chaudement applaudi et se leva pour remercier le public. A la vue de la face hilare d'Ionesco, on était en droit de se demander si l'absurdité de la mort représentait pour lui une vérité si profonde... ou si c'était une énorme farce qu'il avait développée pour voir jusqu'où peut aller le pseudo-intellectualisme de certains! Fort heu-

Ci-contre: Walter Moeremans et Teresa Van der Hallen dans « Come Blow Your Horn » de Neil Simon - Théâtre Royal Flamand.

Ci-dessus: Ann Petersen, Nand Buyl et Vera Veroft dans « Tobacco Road » de Jack Kirkland d'après Erskine Caldwell - Théâtre Royal Flamand.



reusement, la mise en scène de Jacques Huisman, servie à merveille par des décors montés sur plusieurs plateaux tournants, œuvre de Denis Martin, était admirable et tous les interprètes, en tentant de défendre la pièce d'Ionesco, se dépassaient eux-mêmes, ce qui nous valut malgré tout quelques minutes de tout bon théâtre avec Jean Rovis, Jacqueline Huisman, Anne Marev et Paul Clair. A leurs côtés, nous avons remarqué Monique Audier, André Clarence, Hubert Crahay, Werner Degan, Catherine Fally, Pierre Fox, Nicolas Jivalic, Raymond Lescot, Françoise Oriane, Jo Renzonnet, Jean Rovis, Arlette Schreiber, Irène Vernal et Janine

Valette. En tout, 17 comédiens qui interprétèrent plus d'une centaine de rôles. A nos yeux, ce fut là le plus beau des aspects de « Jeux de massacre »... Le Théâtre du Parc, de son côté, nous a offert « Clérambard » de Marcel Aymé. Sans doute l'une des meilleures œuvres de l'auteur qui, sous des dehors truculents, voire rabelaisiens, parvient à faire passer un message, un vrai, sans employer pour autant de grands mots.

Clérambard, un homme tyrannique et cruel — de plus, c'est un aristocrate et il est ruiné — se trouve confronté un jour avec Saint François d'Assise en personne, qui lui fait découvrir la foi,

l'espérance et la charité. Et c'est le miracle: notre héros passe avec armes, bagages, qualités et défauts, dans le camp de Dieu. Tout cela, on s'en doute, ne va pas sans mécompte ni pour lui, ni pour son entourage! Jean Nergal, dans le rôle de Clérambard, nous fournit une interprétation exceptionnelle du personnage d'Aymé. Il est secondé de façon remarquable par Liliane Vincent, Nicole Lepage, Marie-Jeanne Nyi, Denise Volny, Pierre Dermo, Georges Mony, Léon Dony et Jacques Monseu.

La pièce, dont nous avons apprécié les décors de Jacques Van Nerom, était mise en scène de façon pleine de doigté par Louis Boxus.

Cependant, en sortant de la représentation de « Clérambard » on était en droit de se demander, après tous les sarcasmes anticléricaux dont Aymé a émaillé sa pièce, si l'auteur a voulu prendre le christianisme au sérieux, ou s'il s'agit tout simplement d'une suite de calembredaines plus ou moins rabelaisiennes...

Au Théâtre du Parvis, à Saint-Gilles — une nouvelle et très jolie salle qui a opté pour la décentralisation — nous attendait une agréable surprise: la représentation de la « Danse de Mort » d'Auguste Strindberg, dans une mise en scène de Jo Dua et des costumes de Germinal Casado, et interprétée par la Compagnie « Jean Lefébure — Marc Lievens ».

La « Danse de Mort » est l'histoire d'un désastre: celui d'un mariage. L'action se déroule en vase clos, sur une île déserte, où les deux protagonistes principaux se retrouvent en champ clos, comme au milieu d'une arène.

Alice et Edgard, au cœur de cette tragédie, se vouent une haine mortelle et sans cesse renaissante. Une tragédie à l'état pur sans intrigue, sans anecdote, presque sans action: nous assistons à cette danse dont la faillite morale est le ferment, à laquelle Edgard et Alice se livrent et se vouent comme à un amour fou, agrippés l'un à l'autre. Pièce démoniaque qui, par certaines de ses facettes, relève de la parapsychologie, puisque différents facteurs paranormaux tels que le vampirisme et le doublement de la personnalité apparaissent de-ci de-là dans la trame de la pièce.

En tous cas, la « Danse de Mort » fut sans conteste une des réussites de toute la saison 70-71. Encore que ce genre, il faut bien le dire, ne convienne pas à tous les publics, spécialement à Bruxelles, où la formation théâtrale des masses n'est pas encore ce qu'elle devrait être...

René Hainaux, Janine Patrick et Pierre Laroche y défendent leur rôle avec une conviction remarquable qu'on ne peut que souligner. Au Théâtre National, dans la petite salle, nous avons eu l'occasion d'applaudir une pièce des auteurs suédois Kent Andersson et Bengt Bratt, « L'Asile ».

La pièce se résume en fait à une attaque directe et incisive de notre société moderne et de ses structures, attaque cristallisée sur le rejet par cette société des représentants du troisième âge, impitoyablement écartés parce que deve-

nus inutiles.

L'idée astucieuse du metteur en scène suédois Jan Lewin — auquel Jacques Huisman a fait appel pour monter la pièce en Belgique comme il l'a fait en Suède — est d'employer, pour incarner les rôles de vieillards, six très jeunes acteurs, ce qui leur permet de réaliser une remarquable prestation dans leur composition, et de montrer plusieurs facettes de leur talent lors des flash-backs de leur existence.

Au-delà de ce que nous voyons sur scène, la pièce d'Andersson et Bratt a une profonde signification: elle entend nous démontrer toute la folie, toute l'absurdité de ce monde dans lequel nous vivons. Une absurdité généralisée, qui ne touche pas que le domaine des structures, mais aussi celui de la politique et de la « Culture ».

C'est pourquoi, sans doute, Jan Lewin,

Jean Nergal dans « Clérambard » de Marcel Aymé - Théâtre du Parc.



poursuivant dans la voie des parodoxes, a choisi de faire interpréter les rôles d'infirmières de « L'Asile »... par des hommes!

Le tout est traité avec une touche de comique qui vire insensiblement vers le sérieux le plus profond.

Jan Lewin, en tout cas, est arrivé à un résultat exceptionnel avec son équipe de jeunes acteurs. Nous y avons remarqué les interprétations de Christine Cavenelle, Claire Wauthion, Martine Bertrand, Pierre Lampe, Raymond Avenièr, Boris Stoïkoff, Georges Bossair, Yves Larec et Daniel Dury.

Au Théâtre des Galeries, nous avons revu avec plaisir la pièce fort connue de Georges Feydeau « La puce à l'oreille » qui, malgré ses soixante ans d'âge, se porte encore comme si elle avait été écrite la veille. Car Feydeau, grand spécialiste du rire au théâtre, a tout

inventé, tout prévu, tout analysé, tout démonté dans ses moindres rouages, avec un don d'observation et une finesse d'esprit qu'il est impossible de prendre en défaut.

Cette rigueur infaillible de Feydeau, qui mène au rire à travers des circonstances enchevêtrées à souhait et des péripéties aux rebondissements imprévisibles — mais que l'on attend sans même s'en rendre compte! — confine tout bonnement au génie.

A analyser de près « La puce à l'oreille », on a l'impression de se trouver en face d'une construction minutieuse, comparable aux rouages d'un chronographe suisse de précision. Les quiproquos s'y entrecroisent de façon pétaradante, démarrent, se recourent, explosent comme un feu d'artifice, les chassés-croisés se multiplient sans pour autant en devenir lassants.

Il est vrai que Feydeau est — et reste — le maître du « vaudeville », le magicien qui parvient à entraîner tous ses personnages bien malgré eux dans des situations invraisemblables, lesquelles finissent toujours par s'arranger dans une éblouissante pirouette.

Quelle était la recette de Feydeau pour parvenir à faire rire de bon cœur des milliers de spectateurs répartis sur plusieurs générations? Il l'a confié lui-même:

« En arrangeant les folies qui déchaîneront l'hilarité du public, je n'en suis pas égayé, je garde le sérieux, le sang-froid du chimiste qui dose un médicament. J'introduis dans ma pilule un gramme d'imbroglia, un gramme de libertinage, un gramme d'observation. Je malaxe du mieux possible ces éléments. Et je prévois à coup sûr l'effet qu'ils produiront... »

C'est pourquoi une pièce comme « La puce à l'oreille » ne peut pas se raconter. Toute l'intrigue démarre sur une... paire de bretelles qui a changé de propriétaire, et sur le ralentissement de la verve amoureuse de Victor Emmanuel Chaudébis. Ces deux éléments sont suffisants pour convaincre sa femme qu'elle est trompée.

Vexée, elle voudra, comme de juste, se venger. En mettant sur pied une petite conjuration, elle déclenche une cascade de catastrophes presque invraisemblables — mais que l'on est bien forcé d'admettre, tant leur rigueur mathématique frappe l'esprit — qui, à la fin de la pièce, fondront comme beurre au soleil et amèneront cette « happy end » qui est une des caractéristiques du théâtre de Feydeau.

Jean-Pierre Rey — qui signe la mise en scène de la pièce — est égal à lui-même, c'est-à-dire excellent, et il dirige de main de maître une pléiade de comédiens dont la réputation n'est plus à faire: Jean-Pierre Lorient, Nadia Gary, Jean Hayet, Robert Roanne, Suzanne Colin, Francine Vendel, Serge Michel, Raymond Peira, Jacques Lippe, André Gevrey, Michèle Eraly, Yvette Merlin, Serge Darlon, Olivier Monneret...

Serge Michel, dans son double rôle d'homme d'affaires et de domestique à moitié crétin, est absolument irrésistible.

Côté flamand, nous avons vu, au Ko-

Giséle Brieux et Raoul de Manes dans « La répétition ou l'amour puni » de Jean Anouilh - Théâtre du Parc.





Boris Stoikoff, Martine Bertrand, Pierre Lampe, Raymond Avenièrre, Michel Ghaye, Christine Cavenelle et Claire Wauthion, dans « L'Asile » de Kent Andersson et Bengt Bratt - Théâtre National.

ninklijke Vlaamse Schouwburg, « Tobacco Road » dans l'adaptation théâtrale que Jack Kirkland a tiré du célèbre roman d'Erskine Caldwell, où il dépeint si bien la vie rude et pleine de brutalité des planteurs de coton de Georgie, appauvris par l'épuisement progressif du sol qu'ils cultivent. C'est en 1933 que cette pièce fut créée à New York, et elle y tint l'affiche pendant sept années consécutives, attirant toujours la grande foule. Car « Tobacco Road » est aussi une attaque vigoureuse et pleine de sens contre le système économique des Etats-Unis, situation que le grand public des années d'avant-guerre ignorait parfaitement. C'est en vain d'ailleurs que les autorités américaines tentèrent, à l'époque, d'interdire la pièce. En 1953, à Vancouver, au Canada, « Tobacco Road » se vit cette fois interdire purement et simplement, tandis que les acteurs furent traînés en justice et condamnés, malgré les protestations vigoureuses d'Erskine Caldwell lui-même. En fait, pour la justice canadienne, il ne s'agissait plus cette fois de critiquer les idées émises par l'auteur dans sa pièce, mais bien de certaines scènes bien précises qui lui semblaient indécentes. Caldwell vint en personne à Vancouver pour témoigner au procès, où il défendit la thèse que son « Tobacco Road » ne présentait aucune scène que l'on

pourrait qualifier d'indécente. Ce à quoi le juge chargé de la cause répondit: — Ce n'est pas la pièce qui est indécente, mais bien son interprétation! Et, sur ces fortes paroles, les acteurs de « Tobacco Road » furent condamnés... Ici, au Koninklijke Vlaamse Schouwburg, il n'est pas difficile de deviner quelles furent ces scènes « indécentes » qui firent jadis tiquer la justice canadienne. Gageons qu'aujourd'hui, elle se ferait certes moins de souci à ce sujet: à côté de pièces dans le genre de « O Calcutta », il ne s'agit plus que de jeux d'enfants! Au K.V.S., cette « Route du Tabac » fut interprétée magistralement, dans la régie de Senne Rouffaer, servie par un décor réaliste de Marc Payot. L'ensemble de l'interprétation, à lui seul, valait le déplacement: le jeu des acteurs était remarquable, principalement en ce qui concerne Nand Buyl, qui s'extériorisa de manière stupéfiante dans le rôle du vieux planteur. Nous avons aussi remarqué Vera Veroft (la femme du planteur) Chris Lomme et Greta Van Langendonck (ses filles) Bruno Schevernels (le fils) Celine Weenen (la grand'mère) Ann Petersen (sœur Bessie) Jan Reusens, Alex Cassiers, Mark Bober et Karel Branckaerts. Magnifique interprétation, répétons-le, parce que chacun des acteurs faisait de son personnage une composition de

loin supérieure à la moyenne. Au surplus, dans « Tobacco Road », presque tous les personnages restent en scène pendant la majorité du temps que dure la pièce, et cela sans avoir une seule réplique à prononcer. Ce qui, avouons-le, réclame une présence tout à fait exceptionnelle des acteurs et actrices! Tout ceci représente des raisons suffisantes pour ne pas manquer « Tobacco Road ». Malgré la crainte que l'on aurait pu avoir et qui semblerait logique, de revoir des situations n'ayant pas résisté aux assauts du temps.

C'est justement là que l'on peut, aujourd'hui encore, retrouver le grand talent d'Erskine Caldwell: il poussait toujours ses situations dramatiques à l'extrême, ainsi d'ailleurs que l'étude du caractère de ses personnages, jusque et y compris la caricature pure et simple.

Quant à la vie de tous les jours, ce souci d'aller au fond des choses est poussé presque jusqu'à l'invraisemblable. Ainsi, lorsque Caldwell se croit obligé de nous rapprocher de l'aboutissement de ses personnages, il fait répondre à son vieux planteur « qu'il ira voir un de ces jours » quand on lui annonce que la grand'mère « gît peut-être morte quelque part dans les broussailles ». Ce genre de réplique, aujourd'hui, ne peut que nous faire sourire... La saison, au Koninklijke Vlaamse Schouwburg, se termina réellement par la représentation de « Come Blow Your Horn » l'amusante comédie de l'Américain Neil Simon dont nous avons vu récemment à Bruxelles « Un appartement à l'Hôtel Plaza » (Plaza Suite) et dont nous avons parlé dernièrement dans cette chronique. Avec « Plaza Suite », Neil Simon devint célèbre à Broadway, et sa célébrité se confirma par la suite dans le monde entier. Au K.V.S., « Come Blow Your Horn » apparut pour la première fois en 1964 et fit, depuis lors, partie du répertoire.

A notre avis, l'auteur qui parvient à engendrer une comédie vraiment valable doit être un grand monsieur. Or,

Werner Degan et Pierre Fox dans « Jeux de massacre » d'Eugène Ionesco - Théâtre National.



« Come Blow Your Horn » est une comédie valable. Non seulement parce que le dialogue conçu par l'auteur est spirituel, mais aussi parce que la structure de la pièce témoigne d'une très grande maîtrise. Pour arriver à cette conclusion, il ne suffit pas de raconter l'histoire de cette pièce. Il faut l'avoir vue pour comprendre, au fil des répliques, comment chaque gag, chaque situation, chaque jeu de mots est amené de main de maître par Neil Simon...

Cette histoire, d'ailleurs, est très simple. Elle tourne autour d'un célibataire endurci, amoureux des jolies filles et qui n'a qu'une seule envie: plaquer l'affaire familiale où il travaille. Il possède un bel appartement et, lorsqu'un soir, son jeune frère, dont le défaut mignon est la timidité, y débarque, il lui conseille de profiter un peu plus de l'existence. Ce que le « petit frère » s'empressera de faire... à la grande surprise de son aîné!

« Come Blow Your Horn » fut jadis porté sur le grand écran avec Frank Sinatra dans le rôle du grand frère. Nous avons eu l'occasion de voir ce film... et nous sommes forcés de reconnaître que la pièce de théâtre lui est de loin supérieure. Spécialement au K.V.S., où la régie de Nand Buyl laisse l'action se dérouler avec, en arrière-plan, un petit vent de folie nullement désagréable. Rik Andries défend à merveille le rôle du grand frère, tandis que Walter Moeremans assure une interprétation du tonnerre du rôle du jeune frère. Vik Moeremans campe un père qui sort des sentiers battus.

D'autre part, certaines compagnies théâtrales étrangères défilèrent aussi sur les tréteaux de la capitale de l'Europe, entre autres le groupe du « Brugse Korrekelder » qui interpréta « L'amante anglaise » de Marguerite Duras et qui nous a spécialement impressionné. Il s'agit d'une pièce en deux parties dont l'ensemble forme un tout vraiment homogène. Marguerite Duras nous raconte le drame vécu d'une quinquagénaire de la bourgeoisie française, Clai-

re Lannes. C'est la vie sans nuage d'une femme apparemment heureuse en mariage mais qui, en réalité, passe ses jours sans amour ni soucis, souffre d'une maladie nerveuse et aboutit au désespoir. Ce qui la conduit jusqu'à l'assassinat de sa nièce sourde-muette dont elle découpe le cadavre en petits morceaux, dont elle se débarrasse au fur et à mesure en les jetant à bord de trains de passage...

Après quoi, elle va s'asseoir tous les jours sur un banc dans son jardin, occupant sa solitude à soigner de la menthe anglaise. Seule, apathique et extérieurement calme, elle se laisse aller insensiblement au désespoir...

Dora Van der Groen interprète magistralement le rôle combien difficile de Claire Lannes. C'est une actrice que l'on voit trop peu souvent sur les planches en Flandres, et c'est bien dommage! Raf Reyem et Roger Dewilde lui donnent admirablement la réplique, dans une régie sobre mais puissante de Harry Kümel, qui est aussi responsable de l'adaptation néerlandaise de la pièce. Le « Zuidelijk Toneel Globe » était aussi l'hôte du K.V.S., où il présentait « Varkens » (Les Cochons), la pièce remarquable du britannique John Arden qui met en lumière les conflits qui surgissent lorsque des romanichels doivent, à la suite d'une décision de l'autorité, quitter leur milieu et s'installer

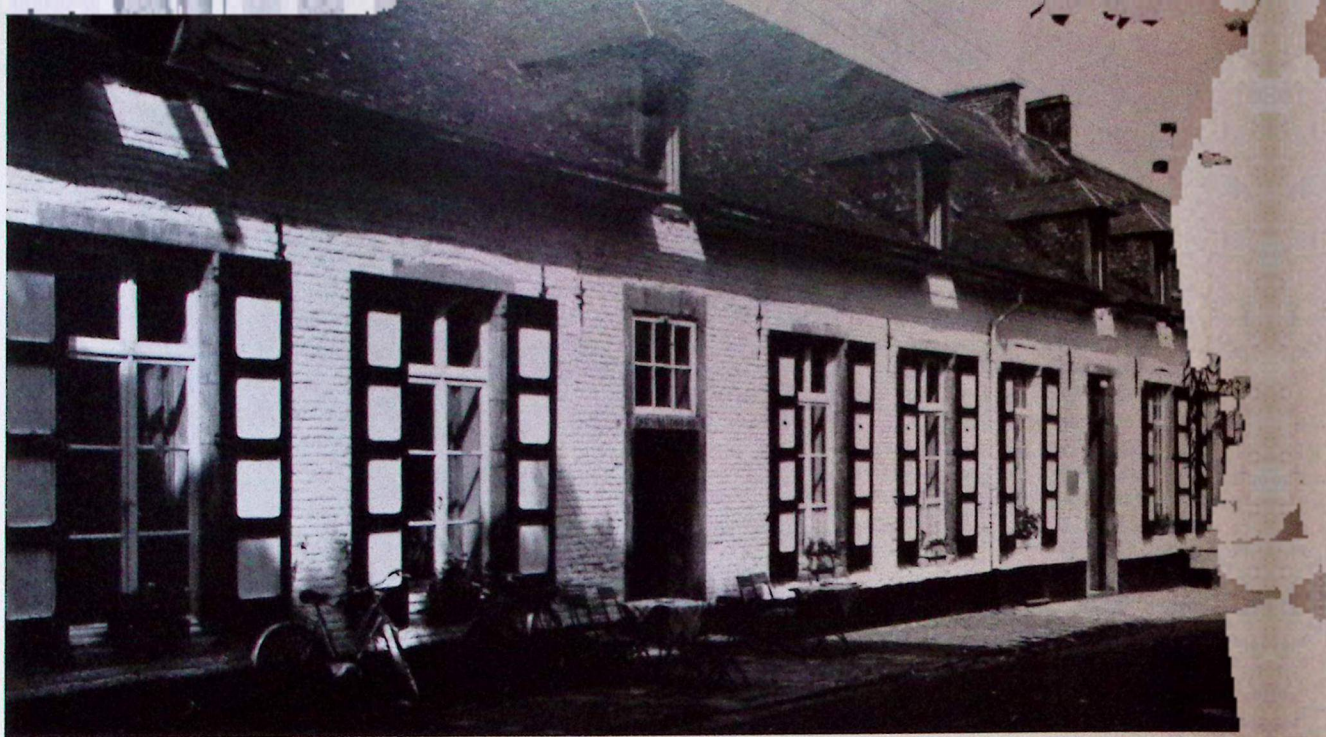
comme tout le monde dans des maisons, où ils entrent en contact avec la bourgeoisie. Cette pièce, rude et réaliste à la fois, est très brillamment interprétée, surtout par Wim van den Brink et Wiesje Bouwmeester.

La « Nederlandse Comedie » donna aussi, à Bruxelles, une représentation de « Hotel 't Paradijs » (Hôtel Paradis) de Georges Feydeau, dont nous avons longuement parlé à propos de « La puce à l'oreille ».

Si Feydeau est un parfait technicien en matière de comédie, il a ses défauts, dont le moindre n'est pas que toutes ses pièces se ressemblent un peu. Le sujet de celles-ci tourne toujours autour de l'infidélité conjugale et de rencontres fortuites. Ici, ses personnages sont mis en présence dans un même hôtel et, après moult péripéties, tout redeviendra pour le mieux dans le meilleur des mondes, à la manière de Feydeau.

La « Nederlandse Comedie » nous a offert une représentation interprétée de façon plus qu'honnête, avec Bob de Lange et Nell Koppen, mais dont l'intérêt nous semblait néanmoins restreint.

Il ne nous reste plus qu'à attendre avec patience le démarrage de la prochaine saison théâtrale bruxelloise. Elle est, paraît-il, emplie de promesses. Nous aurons l'occasion d'en reparler...



L'ancienne Abbaye de Vlierbeek a gardé de ravissantes dépendances.

A l'Est de Louvain

par André et Maurits SMEYERS
(adaptation française de J. de Kempeneer)

Quittant la ville de Louvain, de n'importe quel côté, ses environs ont toujours un caractère propre, le paysage est sans cesse varié et plein d'agréables surprises pour le touriste et le promeneur.

Dans une brochure, publiée antérieurement (Au Sud de Louvain), ont été décrits les aspects remarquables de ce côté de la ville, où les principaux pôles d'attraction sont constitués par l'abbaye de Parc et le château seigneurial d'Heverlee.

Dans le présent guide nous examinerons les curiosités situées à l'est de Louvain. Nous commencerons d'abord par la plus jeune des communes de tous les alentours: Kessel-Lo, avec ses sommets connus sous la dénomination de Schoolbergen, Kesselbergen et Lobergen et, entre ceux-ci, les typiques vieux chemins creux. Le reste de la promenade, par Holsbeek, Kortrijk-Dutsel, avec une incursion jusqu'au château de Horst, Linden et Pellenberg, est particulièrement pittoresque, tant en raison de ses petites églises intéressantes que de ses jolis sites.

KESSEL-LO

La commune de Kessel-Lo fut créée en 1829, par la fusion des hameaux de Kessel et de Lo, les principaux centres habités de ce territoire. Auparavant cette partie de l'actuelle commune appartenait, conjointement avec des fractions d'autres localités autour de Louvain, à la «cuype» (la cuve) de Louvain. Les habitants étaient de ce fait considérés comme bourgeois de cette ville. C'est en 1796 que la «cuype» fut séparée de Louvain et l'Administration française, par l'intermédiaire du citoyen Boutteville, annexa le territoire des hameaux de Kessel et de Lo à celui de la commune de Pellenberg. En 1810, Kessel fut joint à Linden, tandis que Lo resta à Pellenberg. Toutefois, en 1829, le roi des Pays-Bas, Guillaume 1er, créa l'actuelle commune de Kessel-Lo qui devint également alors une paroisse dont le centre fut l'ancienne église abbatiale de Vlierbeek.

Dans l'histoire de Kessel-Lo, la fondation et le développement de l'abbaye bénédictine de Vlierbeek occupent une place considérable. En 1125, le comte de Louvain, Godefroid-le-Barbu, fit don d'une terre sise à la «Fliederbeek», à l'abbaye Saint-Pierre d'Affligem, afin que celle-ci y fonde un prieuré. Ce prieuré de Vlierbeek fut élevé, en 1163, au rang d'abbaye mais ce ne fut que vers le milieu du XIIIe siècle qu'elle devint entièrement indépendante d'Affligem. L'abbaye de Vlierbeek partagera le sort de toutes nos abbayes brabançonnaises: les guerres de reli-

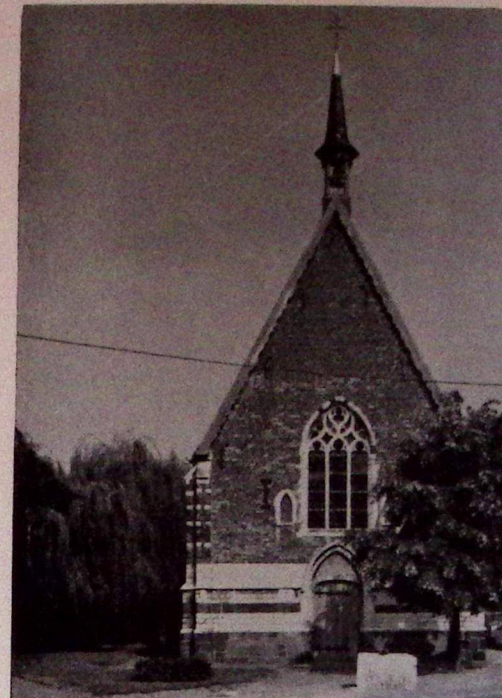
gion au XVIe siècle, l'ingérence de Joseph II et la Révolution française au XVIIIe siècle. Les conséquences de ces événements furent néanmoins différentes pour les divers monastères.

L'abbaye de Parc, par exemple, resta épargnée en 1572 lorsque Vlierbeek fut saccagé. Parc finit aussi par survivre aux périls de la Révolution française alors que Vlierbeek ne le put. Mais cette abbaye connut un épisode dramatique au début du XVIIIe siècle, lorsque l'abbé Paradaens entraîna sa communauté dans le Jansénisme. Lui-même mourut en exil à l'abbaye de Gembloux.

Durant la Révolution française, les moines de Vlierbeek furent expulsés de leur abbaye. Les bâtiments de celle-ci furent vendus à l'encan, le 26 avril 1798. Ils furent finalement adjugés à J.A. De Becker, de Louvain. L'espoir d'un retour des religieux à Vlierbeek s'avéra vain. En 1829, lors de l'érection de la paroisse indépendante de Vlierbeek, J.A. De Becker transmit une partie des anciens bâtiments conventuels à la nouvelle fabrique d'église. C'est un fait indéniable que les abbayes ont joué un rôle important en tous les domaines. C'est ainsi que l'abbaye de Parc a veillé autrefois au défrichement des «Lobossen» et que c'est à l'abbaye de Vlierbeek que l'on doit l'assèchement des marais environnants ainsi que la création des terres fertiles de Kessel et de Vlierbeek. Mais tout autant s'accrut l'influence des abbayes au point de vue social et économique. Nous ne nous étendrons pas ici sur les activités dans le domaine religieux.

Au cours des dernières décennies, la commune de Kessel-Lo prit une grande extension. Lors de sa fondation, en 1829, elle n'avait que 1.285 habitants. A présent, elle en compte près de 23.000. Les noyaux étaient Blauwput, Kessel, Heffel et Lo. Blauwput commença surtout à se développer après la construction de la station de chemin de fer de Louvain (1837) et depuis la fondation du «Grand Central Belge» (actuellement les ateliers centraux de la S.N.C.B.), en 1864.

Mais, après cette indispensable introduction, nous commencerons notre promenade. Nous quittons la ville de Louvain, à la gare, et prenons la direction de la chaussée de Diest. A l'emplacement des trois cafés, à l'angle de la «Diestsevest» et de la chaussée précitée, se trouvait, jusqu'à la fin du siècle dernier, la plus belle et la plus solide porte de la seconde enceinte de Louvain (1361). Nous suivons encore, en partie, l'ancien rempart qui se trouvait en dehors de cette porte. Nous passons sous le pont du chemin de fer, montons le «Brugberg» et empruntons,



Kessel-Lo: la Chapelle de Blauwput.

put être sauvegardé et la commune a l'avantage de posséder également un digne hôtel communal.

D'ici nous poursuivrons notre route vers le nouveau quartier «Vlierbeek», en direction de l'abbaye, et, par la drève ou «Abdijlaan» nous atteignons la porte occidentale de l'abbaye. A divers endroits, des plaques explicatives figurent sur les édifices. Une brève promenade nous mène à la porte appelée «noorderpoort», d'où la vue s'étend sur un paysage encore bien conservé, vers le nord et l'est. A gauche et à droite de cette porte, s'étend l'endroit où jadis étaient les étangs de Vlierbeek. Retournant sur nos pas, nous passons devant un délicieux petit pavillon, transformé en chapelle. Au-dessus de sa porte, provenant de l'ancienne maison du meunier de l'abbaye, on lit les initiales P(etrus) P(aradanus), abbé de Vlierbeek, de 1699 à 1728. Le chemin, à côté de cet oratoire, conduit à l'ancien quartier abbatial, actuellement ferme. Cette bâtisse, du XVIe siècle dans sa partie inférieure, du XVIIe dans sa partie supérieure, sera restaurée par les soins de l'Administration communale. En 1776, l'abbé I. Vanden Bruel confia à l'architecte célèbre, L.-B. Dewez, la mission d'établir les plans de renouvellement de toute l'abbaye. De celui-ci deux parties furent exécutées, notamment le nouveau quartier abbatial, (actuellement occupé par les Sœurs de Vorselaar), et la splendide église. Entre le nouveau quartier abbatial, de style néo-classique, et l'église, on voit encore l'ancien bâtiment principal dont la construction débuta vers 1640. A remarquer surtout la frise de la façade, sous le toit, et le superbe encadrement rubénien de la porte d'entrée. L'extérieur du nouveau quartier abbatial est peu orné et d'une conception austère. A l'intérieur, la petite chapelle de l'abbé, avec sa riche décoration classique, vaut amplement une visite, de même que la grande salle aux motifs décoratifs inspirés de l'antiquité classique.

Toutefois, la bâtisse la plus considérable est l'église (1776-1783), généralement considérée comme le chef-d'œuvre de Dewez. Son extérieur est fort sobre, avec ses baies haut placées dans les façades. L'édifice devait, en effet, être incorporé, de trois côtés, dans les autres bâtiments conventuels. Pénétrons à l'intérieur. Deux espaces y sont frappants: le long chœur et la partie centrale imposante, avec ses huit colonnes corinthiennes qui soutiennent la coupole. L'église possède plusieurs œuvres d'art, notamment, à gauche, dans la chapelle du croisillon, une toile du peintre kesselois, Frans Nackaerts, intitulée: «Laissez venir à Moi les petits enfants». Face à ce tableau, une grande toile, attribuée à

à gauche, la «Leuvensestraat». Le long de cette artère, jadis le chemin vers Diest, se trouvaient deux relais: «De Zwaan» (voir l'enseigne dans la façade de la maison n° 10), et «De Hesp». Devant nous se trouve la gracieuse chapelle gothique, dédiée à la Sainte-Trinité, où est vénérée la statue de «O.-L.-Vrouw-ter-Krampen», (1ère moitié du XVIIIe siècle). Cette chapelle «op den Blauwen putte» fut fondée, en 1440, par le serrurier Jan Vander Marct, pour les habitants de «Troembeke» (la plus ancienne dénomination de l'endroit), qui étaient trop éloignés de leur église paroissiale de Saint-Michel à Louvain. L'oratoire fut consacré en 1441. En 1518 il fut ravagé par le feu. Les flammes se propagèrent jusqu'à la «Diestsestraat», aux Minimes. A nouveau gravement endommagée en 1944, elle fut intelligemment restaurée par l'architecte A. Langerock. Une restauration définitive eut lieu en 1955-56, sous la direction du professeur R. Lemaire. Devant la chapelle, on remarque encore le vieux puits, désigné comme «Blauwenput».

A droite de l'oratoire, suivons la «Jozef Pierrestraat» jusqu'à la «Kerkstraat», artère qui nous mène à la chaussée de Diest. A gauche, on remarque l'église de la paroisse de Blauwput, construite en style néo-roman, en 1877. A l'intérieur, on peut admirer une poutre avec effigies des apôtres ainsi qu'un calvaire de F. Steurs (atelier K. Goffaerts, Louvain). A côté de l'église, s'étendent les constructions scolaires des Sœurs de Vorselaar et des Frères de Scheppers. Face à l'église, sur la chaussée de Diest, les murs monotones des Ateliers Centraux de la S.N.C.B., qui probablement, dans un proche avenir, feront place à un projet d'urbanisation impérieux. Au-delà du centre le plus aggloméré, le paysage s'étend de plus en plus: à droite, le centre sportif avec, au lointain, les «Lobergen» et le clocher élancé de la petite église de Bovenlo; à gauche, le bureau de poste ainsi que l'entrée du parc communal «Heuvelhof». Un peu au-delà, nous prendrons, à gauche, la «Borstelstraat» jusqu'au parking, face à la deuxième entrée du parc. A droite, on jouit d'une superbe vue panoramique sur Vlierbeek et le paysage vers les «Schoolbergen» et Linden. Mais jetons un regard aussi sur le domaine communal «Heuvelhof». La maison communale, au centre du parc, était à l'origine une maison de campagne, acquise en 1855 par Félix-Edouard Remy, un grand mécène dont la statue orne la Place Herbert Hoover, à Louvain. Après avoir appartenu au baron de Becker-Remy, le domaine fut vendu, en 1919, à la famille De Stordeur, de Bruxelles. La commune put acquérir l'ensemble en 1938. Grâce à cela, le magnifique parc

Abbaye de Vlierbeek: Porte d'entrée de l'ancien Quartier des Etrangers.



D. Van Heil (1604-1662), représente l'incendie de la chapelle de Blauwput en 1518. Ici se voit aussi la statue particulièrement vénérée de Notre-Dame de Vierbeek (début du XVIIIe siècle). La chapelle semi-circulaire suivante abrite une statue de Notre-Dame (fin du XVIIIe siècle).

Dans le chœur, on admire les stalles et lutrins classiques, et, au-dessus des stalles, deux grands tableaux. Celui de gauche représente un épisode de la vie de saint Benoît (XVIIe siècle), quant à celui de droite, il figure une scène de la vie de saint Léonard. Cette dernière composition est due à Xavier Everaert (Louvain, 1853-54). Les statues de saint Pierre et de saint Paul, de même que celles représentant la Foi, l'Espérance et la Charité, derrière le maître-autel, furent exécutées par Joseph Fernand, sculpteur de Charles de Lorraine. Au-dessus de l'autel trône un majestueux Dieu le Père. Les deux anges sont de F. Mathijs, de Heverlee (1949). Dans la chapelle suivante se trouve une statue de saint Léonard, réplique de celle du XVIIIe siècle, qui fut anéantie dans l'incendie de 1963. Cette œuvre fut retaillée par l'artiste-sculpteur De Backer, de Korbeek-Lo. Chaque année un pèlerinage a encore lieu, en l'honneur de ce saint, le lundi de la Pentecôte.

La chaire à prêcher classique (1770), dont les motifs sculptés représentent l'Agneau de Dieu et la Table des Propositions, était également ornée de deux superbes angelots qui furent l'objet d'un vol en 1958. Une reproduction photographique représente l'ensemble dans son état original.

Dans la chapelle latérale, à droite, on admire le panneau « Le Couronnement de Marie » (bois, fin du XVIIe siècle), attribué naguère à J. Van der Baeren, mais qui d'après un examen récent devrait plutôt appartenir à l'École de M. Coxie. Cette œuvre figura jusqu'en 1905 à la chapelle de Blauwput. Face à ce tableau, se trouve un crucifix du XVIe siècle. Les deux confessionnaux, en rococo, ainsi que la chaire à prêcher précitée et les orgues proviennent de l'ancienne abbaye. Le buffet d'orgues est surmonté de deux médaillons représentant respectivement saint Benoît et sainte Scholastique, ainsi que des armoiries de l'abbé Lenaerts (1728-1752). Dans le doyenné, plusieurs œuvres intéressantes sont encore conservées, notamment des portraits peints des abbés de Vierbeek ainsi que quelques objets d'art provenant de l'ancien monastère.

Au fond de l'église, on peut se procurer des cartes-vues et des brochures de l'abbaye.



Abbaye de Vierbeek: Ancien Palais abbatial.



Ancienne église abbatiale de Vierbeek

Dans le cimetière, à droite de l'église, on jouit d'une magnifique vue sur la tour, haute de 53 mètres, qui s'élève derrière le chœur. Au-dessus de la base carrée de la tour, un clocher octogonal se termine par une lanterne de forme analogue. A remarquer, aux quatre angles, les massives boules en pierre de taille (3200 kg).

Le cimetière abrite les tombes de figures bien connues: la famille de Becker-Remy, les professeurs P. Alberdinck-Thym (1872-1904), Mgr. Sencie (1865-1944), Em. Vliebergh (1872-1925), L. Van Bauwel (1888-1948), etc. Dans le mur, derrière la tour, se trouvent les pierres tombales du dernier abbé de Vierbeek, I. Meugens (1750-1806) et du dernier moine, G. Vaes (1763-1838).

En quittant l'enclos, à droite, on voit le petit monument érigé à la mémoire de cinq civils, fusillés au début de la première guerre mondiale, en août 1914.

C'est par la porte occidentale que nous quitterons l'abbaye. Devant la porte, on remarque, à gauche, deux bornes qui, autrefois, servaient à délimiter la « cuve de Louvain ». Elles sont aux armes de cette ville et portent également la date de 1780.

Au premier carrefour, en dehors de l'abbaye, nous empruntons à droite la « Wilsonlaan » et arrivons à la chaussée vers Holsbeek. A gauche, le « Van Hemelrijckcentrum », centre récréatif du Boerenbond Belge. Conjointement avec le « Leopolds- en Vijverpark » se trouvant à l'arrière, la commune dispose ici d'une zone verte étendue qui ne semble pas être suffisamment mise en relief.

Au poteau de signalisation, nous tournerons à gauche (Wilsselesteenweg) et approchons des collines bien connues sous le nom de « Kesselbergen ». Au pied de celles-ci, nous nous engagerons dans la « Bergstraat » jusqu'à la « Koningstraat » (première rue à gauche). Admirez le panorama avec l'abbaye et les « Schoolbergen » ainsi que la longue et large « Lemingvallei », où serpente encore, en outre, la « Lemingbeek ». Nous pénétrerons maintenant dans le superbe chemin creux, la « Koningstraat », que nous suivrons jusqu'en haut. Nous parquerons sur la place ouverte et de là nous pourrions nous promener, à gauche, vers le « Zandberg » et les magnifiques panoramas, (Aussi à droite du parking les possibilités de promenades sont nombreuses et exceptionnelles). Vers le nord, la vue s'étend, par temps relativement clair, jusqu'aux tours de Malines et de Heist-op-den-Berg; l'Atomium du Heysel à Bruxelles est parfois également visible. Devant nous se trouvent ce-

Porche occidental de l'ancienne Abbaye de Vierbeek.



pendant Kessel-Lo et Louvain, les parcs dont nous avons déjà fait mention, le chemin de fer que les enfants ne cessent de regarder rêveusement. Longtemps on pourrait s'attarder ici et admirer la nature incomparable. Le « Kesselberg » était habité depuis les temps préhistoriques. A maintes reprises, des découvertes archéologiques y ont été faites. Espérons que cesse la dégradation de la colline et de ses alentours! Déjà les chemins de fer belges sont partis avec une quantité considérable de son sable pour les voies ferrées, pour la « courbe » ou jonction des lignes de Malines et d'Aarschot (1914-18), et, récemment encore, pour le rehaussement de la gare de Malines. Il faut souhaiter que pour le maintien de la beauté de la région et du Hageland, les chemins creux puissent être autant que possible préservés d'une modernisation à outrance. Ces chemins sont au nombre de trois: la « Koningstraat », le « Koesteerd » et le « Meesbergpad ».

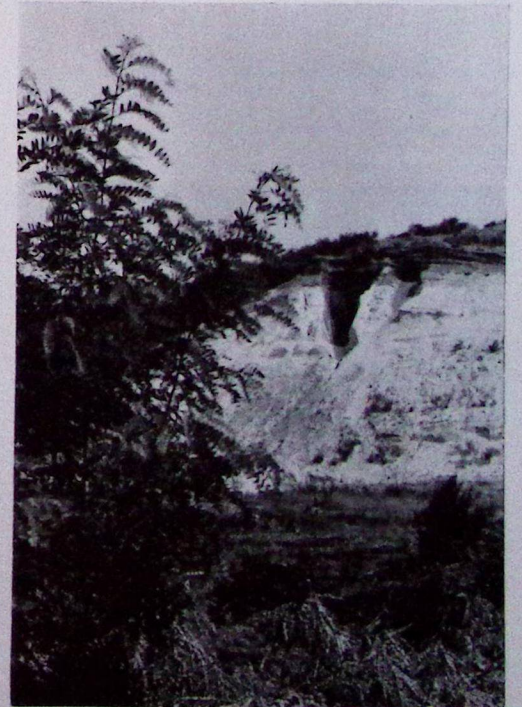
Ce dernier ne pourrait-il pas être entièrement sauvegardé? De retour au début de la « Bergstraat », nous bifurquerons à droite, nous continuerons ensuite notre promenade au-delà du flanc de la colline avec ses étages géologiques importants et ses nids d'hirondelles au flanc même de la colline.

HOLSBEEK

D'ici nous partirons pour Holsbeek. A droite, la succession de collines avec leurs multiples sentiers touristiques, connus comme « les bois de Holsbeek », et, à gauche, d'abord Attenhoven avec son église moderne (arch. Dessauvage, 1969). Dans cette construction contemporaine, le Chemin de la Croix, par Anto Carte, ressort fort bien. Un peu au-delà, à gauche dans le paysage, la porte de l'ancien château de Attenhoven. On jouit d'un coup d'œil sur la vallée de la Dyle, vers Wijgmaal. A la drève qui se dirige vers le château Van Tilt, se remarquent deux potales. La première de celles-ci, érigée à la mémoire de deux aviateurs anglais, abattus à cet endroit le 15 mai 1940; la seconde évoque le souvenir des frères Van Tilt, fusillés le 26 avril 1944 au camp de Breendonk.

A l'endroit où le « Langeveld » confine à la chaussée, une croix de fer rappelle, selon la tradition, l'assassinat perpétré sur la personne d'un prêtre. Au premier embranchement de chemins, nous emprunterons, à

Kessel-Lo: le Kesselberg.

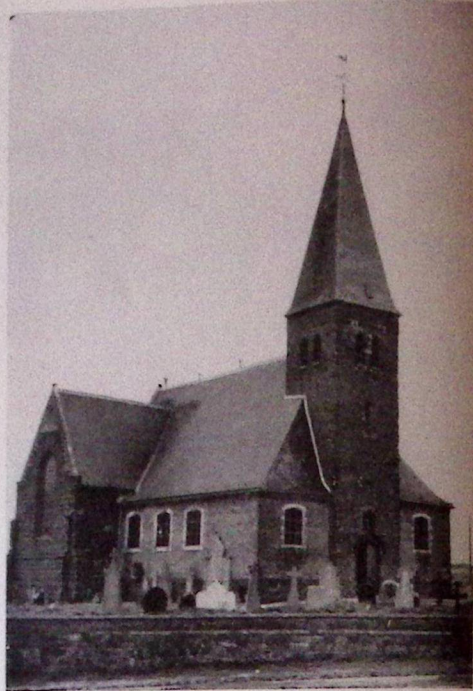


gauche, la « Gebroeders Van Tiltstraat », vers l'église de Holsbeek, que nous remarquons déjà dans le paysage. Il s'agit d'un édifice ogival (dans la tour, côté sud, figure la date de 1564), qui subit des remaniements au cours du XVIII^e siècle, ainsi qu'en 1910. En 1944, l'église fut gravement endommagée par un V-I. La tour, avec ses quatre étages, est en pierres blanches. Le mobilier est remarquable. Parmi les statues en bois, citons Saint-Maur, patron actuel de l'église (primitivement l'oratoire était dédié à Notre-Dame), œuvre datant vraisemblablement du XVII^e siècle; Saint-Antoine (début du XVI^e siècle), dans une niche caractéristique de la Renaissance; Sainte-Anne avec la Vierge et l'Enfant, groupe provenant de la chapelle disparue de Sainte-Anne, à la « Zichtstraat » (démolie en 1952). C'est une œuvre remarquable, du début du XVII^e siècle. Mentionnons aussi un crucifix, en bois, à pied en ébène et écaille.

Dans le chœur, une toile attire l'attention. C'est un triptyque représentant la Descente de Croix et la Mise au Tombeau (1540). A l'extérieur, on remarque une statue de Sainte-Elisabeth. Le Chemin de la Croix est une œuvre de Camerlynck, d'Aarschot (1950). Au presbytère sont conservés deux tableaux importants; celui qui représente le Couronnement de Marie, par P.-J. Verhaegen, est le plus intéressant. Le trésor de l'église comporte des œuvres précieuses, notamment un ornement sacerdotal complet, en drap d'or, du XVI^e siècle, dont seules les broderies sont originales. Citons aussi un reliquaire gothique, du XV^e siècle, dont le cylindre contenant une relique de Notre-Dame est enchâssé dans un ensemble architectural reposant sur un pied octogonal. Cette pièce est sommée d'une tourelle abritant une statuette de la Vierge Marie. Il nous est impossible d'énumérer toutes les œuvres d'art présentes ici.

KORTRIJK-DUTSEL

Un peu au-delà de l'église, nous emprunterons la « Rotselaarsebaan », à droite, pour aboutir à nouveau sur la chaussée que nous suivrons jusqu'à Kortrijk-Dutsel. Les villages de Holsbeek et de Kortrijk sont, tous deux, arrosés par la pittoresque et capricieuse Winge. Les hameaux de Kortrijk et de Dutsel ne furent réunis qu'à partir du XIX^e siècle. De la place, devant l'église, on voit, à droite, sur une éminence,



Eglise Sainte-Catherine à Kortrijk-Dutsel.

Eglise Saint-Maur à Holsbeek.



le presbytère. C'est un édifice massif, entièrement blanchi, bâti en 1662 aux frais de l'abbaye de Parc. Depuis la place susdite, où la verdure fait, hélas, bien défaut, on bénéficie d'un beau coup d'œil sur l'ensemble formé par l'église, le cimetière ainsi que le muret qui l'entoure. Depuis la hauteur c'est un tableau vraiment champêtre. De l'église romane, il ne subsiste plus que le chœur, la nef centrale et la tour. Celle-ci est l'une des plus anciennes du pays (Xe siècle). Sa construction, en pierres ferrugineuses non appareillées, est particulièrement originale. Le chœur et le transept, des XIII^e et XIV^e siècles, sont en pierres ferrugineuses appareillées. Quant aux nefs latérales, la porte d'entrée dans la tour et le toit unique, ils ne remontent qu'au XVIII^e siècle.

Ici aussi, une visite de l'intérieur s'impose. Les stalles baroques (XVII^e siècle) et les statues, en bois sculpté, sont très expressives. La statue de Notre-Dame (XVI^e siècle) figura, en 1935, à l'Exposition de Bruxelles (Art flamand). Les statues de Saint-Marcou et de Saint-Hatabrand (XV^e siècle), sur l'autel majeur, sont également très expressives. Dans le chœur, on voit aussi Sainte-Lucie, reconnaissable par son glaive, et Sainte-Barbe, que distingue la tourelle. Ces deux œuvres sont également du XV^e siècle. Quant au Chemin de la Croix, il est de Jos. Beeck (1949).

Parmi les promenades à ne pas manquer dans les alentours, le « Blauwe Molen » et le « H. Geestmolen », sur le Molenbeek ou la Winge, feront découvrir, aux amateurs de jolis coins, des aspects peu connus du Hageland. L'ascension du Speelberg, à la limite des communes de Linden, Holsbeek et Kortrijk-Dutsel, est particulièrement recommandée, où se dresse un charmant petit oratoire de 1661, dédié à Notre-Dame-de-Consolation.

SINT-PIETERS-RODE

En guise d'intermède reposant, nous ne pouvons que conseiller de pousser une pointe jusqu'au château féodal de Horst, sur le territoire de Sint-Pieters-Rode. Nous nous limiterons, toutefois, à l'essentiel (les alentours, à eux seuls déjà nécessiteraient une brochure). Sur la route vers Horst, nous rencontrons, à gauche du chemin, l'église néo-

gothique, dédiée à Saint-Pierre (1892-94, architecte P. Langerock), ayant conservé, en partie, sa tour ancienne. L'édifice fut restauré avec goût en 1961.

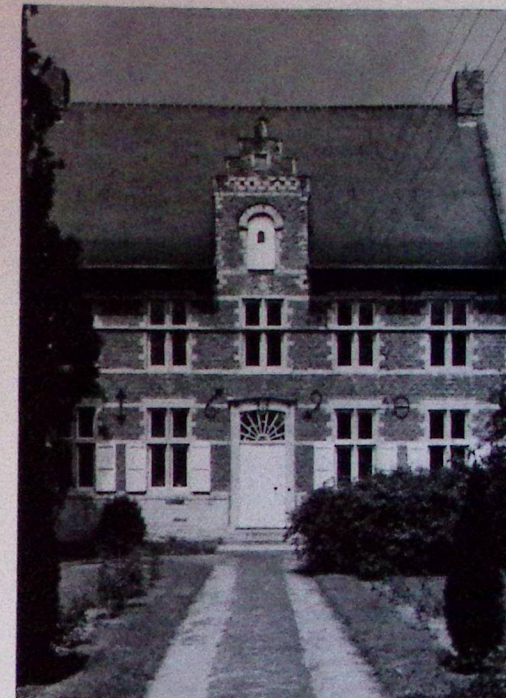
Devant l'église, un sentier étroit mène au presbytère, érigé en 1660, par l'abbaye de Parc, en renaissance brabançonne. La bâtisse est précédée d'un porche monumental, datant de 1771.

Un peu au-delà, la route nous conduit au superbe manoir de Horst, qui, au cours des âges, a subi divers remaniements. Le donjon (XIV^e siècle) a 22 m de haut. Le château féodal lui-même est du XV^e siècle. Il est célèbre pour son fameux plafond en stuc, exécuté par J.C. Hansche (première moitié du XVIII^e siècle), qui œuvra également à l'abbaye de Parc et au château de Beaulieu à Machelen. A l'extérieur, le château offre un polygone irrégulier. La cour intérieure est sur plan pentagonal. Entouré d'eau, Horst est l'un des plus gracieux manoirs du genre dans le pays. Parmi les familles seigneuriales qui le possédèrent, figurent les van Lantwijck, les van Rode, les Pynnoc, les van Busleyden, les van Schoonhoven, les vanden Tynpel, les de Rubempré, les de Merode. Par alliance, il est devenu la propriété du comte de Hemricourt de Grunne.

Le nom du seigneur de Horst apparaît, pour la première fois, en 1268. La ferme, dépendance du château, date de 1657. De belles légendes se rattachent au manoir. Les narrer nous amènerait trop loin. Soyez toutefois persuadé que Horst est un lieu où les esprits et les revenants sont toujours présents. A minuit, un superbe carrosse, attelé de six chevaux, se dirige vers le château.

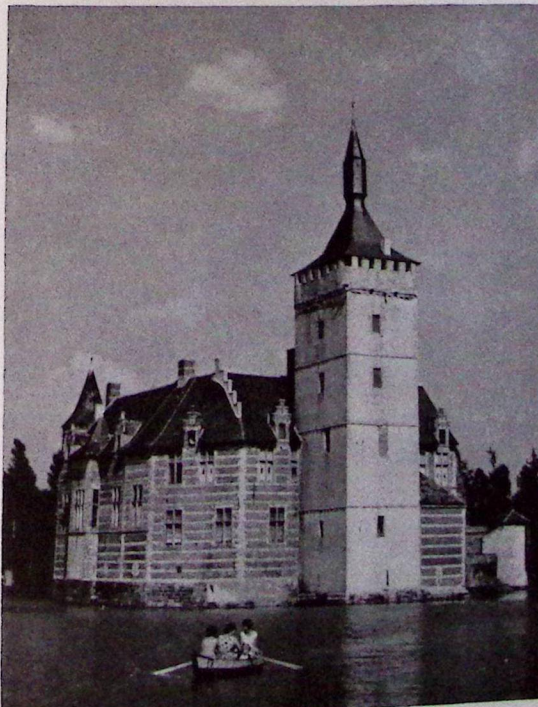
Nous ne quitterons point Horst, si ce n'est dans l'espoir d'y revenir un jour. Devant l'église de Kortrijk-Dutsel nous emprunterons, à gauche, la « Houtstraat » (voir le poteau de signalisation vers Lubbeek). Nous montons sur le plateau brabançon et, de cette hauteur, nous bénéficions d'une vue étendue sur cette partie du Hageland. A droite, dans le lointain, nous distinguons les bois de Linden ou, du moins, ce qui en subsiste après les derniers lotissements. En poursuivant la route durant environ deux kilomètres jusqu'à la nouvelle route bétonnée que nous prenons, à droite, nous arriverons à Linden.

Montant à une altitude de 77 m., nous jouissons d'un panorama prestigieux, où s'étendent à nos pieds, la partie inférieure de Linden, une partie de Pellenberg et, en particulier, les collines de Bovenlo (Kessel-Lo) avec le couvent des Pères Scheutistes (le Centre Verbist) et la flèche de l'église paroissiale, pointant au-dessus des arbres.



Sint-Pieters-Rode: le Presbytère.

Sint-Pieters-Rode: Château de Horst.



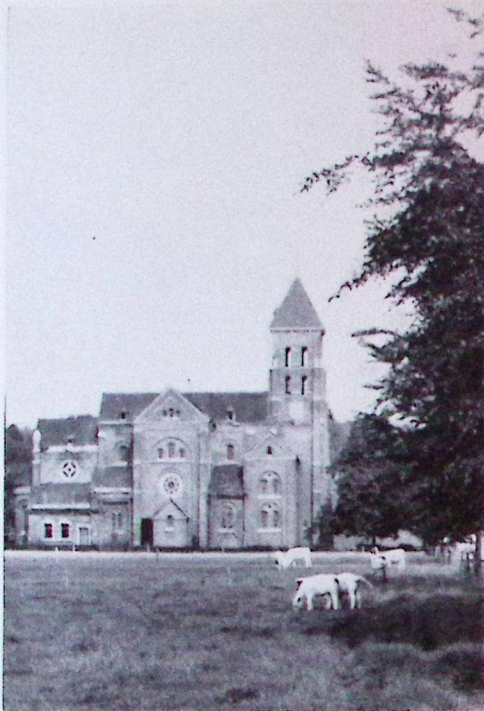
LINDEN

Toujours à droite, nous aboutirons forcément à l'église de Linden. A gauche s'étend le domaine des comtes de Beaufort, avec son château qu'entoure un grand parc. Cette famille, bienfaitrice de l'église, a, dans celle-ci, son oratoire particulier, à gauche du chœur. L'ancienne église de Linden s'élevait sur le cimetière. La nouvelle église, de style néo-roman, dédiée à saint Quentin, date de 1875. Elle possède encore une partie du mobilier du sanctuaire précédent. La chaire à prêcher et la clôture de la chapelle baptismale sont en rococo; quatorze médaillons de cette période sont répartis dans l'édifice. Ils représentent Jésus, Marie et les apôtres. Le Chemin de la Croix moderne est de l'artiste louvaniste, Ernest Faut.

Linden a connu une histoire très mouvementée. Le village fut ravagé au cours de la seconde moitié du XIV^e siècle. Au château de Linden se rattache le souvenir de plusieurs familles seigneuriales célèbres, notamment les vanden Calstere.

Aux alentours de Linden, les promenades attrayantes sont particulièrement nombreuses, comme par exemple vers « de Plein » et Vlierbeek, le « Speelberg », les bois avec leurs lotissements (Steenveld, Steyvelde et Hoog-Linden), etc. Ceux-ci sont menacés de disparition et les « promeneurs » y deviennent toujours plus rares.

En prenant la vieille « Wolvendreef », actuellement la « Wolvenstraat », en direction du « Diestsesteenweg », nous suivons cette dernière chaussée durant quelques instants, pour tourner, à droite, par le « Lange-Loeweg » ou « Oude Rozenweg » jusqu'au croisement de la « Zavelstraat » ou « Oude Lubbeeksebaan ». A la « Zavelstraat » se voit la chapelle Saint-Donat. Contournant à gauche, nous remarquons, à droite, la nouvelle chapelle paroissiale de « O.-L.-Vrouw-van-de-Zavel ». Notre périple se poursuit, à travers un paysage accidenté. La route, quant à elle, il faut bien le reconnaître, n'est pas des meilleures mais la beauté du chemin creux compense, en quelque sorte, nos efforts. Quelque peu au-delà du « Gasthuishof », nous trouvons la route qui conduit depuis le « Sint-Mertensberg » (Diestsesteenweg: 79 m.) par Pellenberg à Lovenjoel. A droite, au-delà de la chapelle Sainte-Anne (XVII^e siècle), nous approchons de Pellenberg.



Eglise de Linden.

Château de Pellenberg.



PELLENBERG

Le village de Pellenberg est situé sur le point culminant du Hageland (104 m au seuil de l'église). Son clocher servait autrefois comme point de référence à la triangulation de la région.

Cette commune présente aussi de multiples possibilités d'effectuer des randonnées variées, en particulier à travers la vallée vers la chaussée de Tirlemont. Nous continuerons à suivre la chaussée en direction de Lovenoel même, au-delà de l'église, pour jeter un regard sur les nouvelles cliniques académiques, à gauche du chemin.

En suivant le poteau de signalisation « Ziekenhuis », nous passerons devant le château de Pellenberg, jadis propriété de la famille de Maurissens, l'institut Sainte-Barbe et le home des infirmières. En 1946-47, avec des subsides limbourgeois, il avait été décidé d'établir à cet endroit une nouvelle clinique. Elle devait avant tout être destinée à combattre la maladie des mineurs. En 1949, eut lieu à cet effet, l'acquisition du beau domaine de la famille de Maurissens, héritière du domaine qui avait été érigé au rang de baronnie, en 1650, par Philippe IV.

Nous montons maintenant la butte, vers l'église, qui, après avoir été plusieurs fois ravagée, fut presque entièrement réédifiée en 1780, en style néo-classique. Seule la tour, très avenante, est encore en roman mosan tardif (après 1225). Cette construction est typique, avec ses murs légèrement en retrait. A noter également, les bandeaux jusqu'aux deux tiers de sa hauteur.

L'intérieur s'orne d'un autel majeur, en forme de portique (dernier quart du XVIII^e siècle), abritant un tableau représentant le Christ remettant les clefs à saint Pierre (même époque). L'édifice possède aussi des statues, en bois, d'une réelle beauté, notamment une Vierge assise avec l'Enfant (vers 1500), ornant l'autel latéral, à gauche, et les statues de sainte Barbe, sainte Catherine, saint Hubert, saint Servais, saint Pierre et saint Antoine (atelier brabançon, vers 1500).

Une dernière promenade, par la route, sur les sommets, nous montrera, à gauche, les points culminants de Pellenberg. A droite subsiste encore une charmante vieille ferme brabançonne: la ferme des Dames Blanches, qui, jusqu'à la suppression du couvent de ce nom à Louvain, en 1797, faisait partie de son domaine. A droite, plusieurs promenades peuvent aussi être effectuées vers la vallée, dans un site fort heureusement intact.

Eglise de Pellenberg.



KESSEL-LO

En suivant la « Lange-Lostraat » nous nous retrouvons sur le territoire de Kessel-Lo, que nous avons quitté précédemment par le nord. A l'intersection de la « Heidebergstraat » et du « Trolieberg », on voit, à droite, l'église paroissiale de Bovenlo, dédiée à la Sainte-Famille, (1900). Au-delà de cette église, la route descend en forte pente (de 90 à 40 m) vers le centre de la commune. Retournant sur nos pas, nous suivons le « Trolieberg » par-delà le « Sint-Martinusberg » et le « Predikherenberg ». A droite, des panoramas variés de la commune de Kessel-Lo laissent admirer Blauwput, Vlierbeek, les nouveaux quartiers, les « Kesselbergen », les « Schoolbergen » et, plus loin encore, les tours qui s'apercevaient déjà depuis les « Kesselbergen », notamment celles de Malines, de Heist-op-den-Berg, etc.

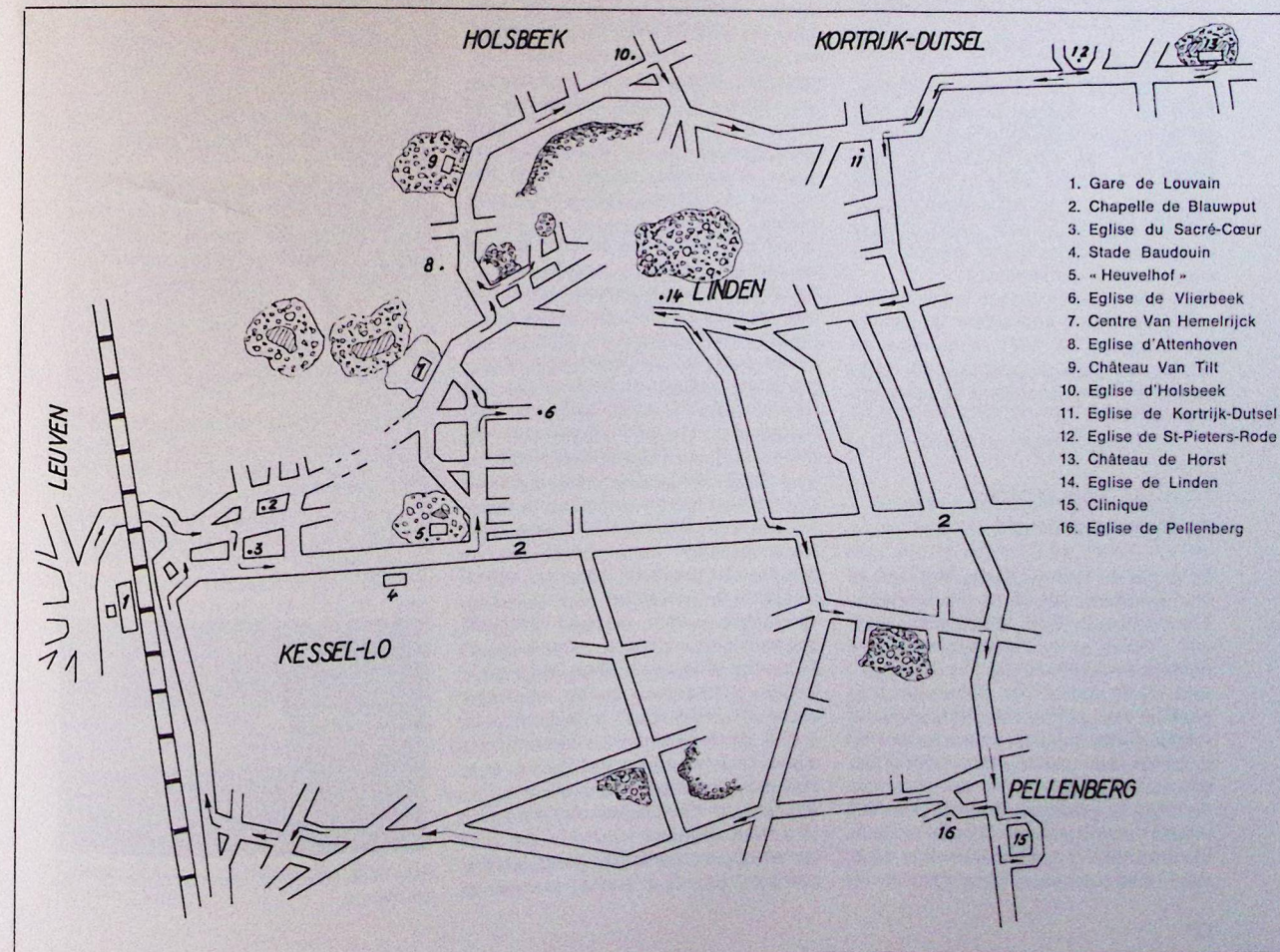
A droite, une ravissante promenade pourrait encore être effectuée par le « Vossenweg ». Vis-à-vis de celui-ci, on n'a qu'à escalader n'importe quel sentier champêtre pour voir le panorama vers le sud. Ici la

vue s'étend vers le couvent des Oblats que précèdent le « Galgedelle » et « de Mol ». Au-delà de la chaussée vers Tirlemont se profilent les élégantes tours de l'institut Saint-Camille à Bierbeek et de l'abbaye de Parc.

Après la promenade sur la hauteur vient naturellement la descente vers les plaines. Devant nous s'étale un dernier panorama de la ville de Louvain et nous atteignons le « Koetsweg » et, plus loin, la « Platte Lostraat ». Cette agglomération est formée entièrement de constructions nouvelles. Au côté opposé de la « Platte-Lostraat » nous suivrons la « Ontvoogdingstraat » et la « Pieter Nollekensstraat ». Nous approcherons de la « Martelarenlaan » ou, à gauche, se remarquent la gare de Louvain et ses dépendances. Toujours à gauche, devant la gare, la passerelle pour piétons enjambe les voies.

En suivant toujours la « Martelarenlaan » nous arriverons à nouveau au « Brugberg », en direction de Louvain.

En ce qui concerne les édifices et les beaux sites, ce fut certainement une excursion pleine de variétés qui nous a permis de reconnaître, à l'est de Louvain, le coin ouest du charmant Hageland.



1. Gare de Louvain
2. Chapelle de Blauwput
3. Eglise du Sacré-Cœur
4. Stade Baudouin
5. « Heuvelhof »
6. Eglise de Vlierbeek
7. Centre Van Hemelrijck
8. Eglise d'Attenhoven
9. Château Van Tilt
10. Eglise d'Holsbeek
11. Eglise de Kortrijk-Dutssel
12. Eglise de St-Pieters-Rode
13. Château de Horst
14. Eglise de Linden
15. Clinique
16. Eglise de Pellenberg

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Seize châteaux historiques illuminés par l'industrie électrique belge

1971 est, en Belgique, l'année des châteaux. Dans le cadre de cette opération patronnée par le Commissariat général au Tourisme et en accord avec l'Association Royale des Demeures Historiques de Belgique, l'Union des Exploitations Électriques en Belgique et les sociétés affiliées ont procédé à l'illumination électrique de 12 châteaux. Ces 12 châteaux nouvellement illuminés sont ceux de Rumbeke, Belœil, Rœulx, Lavaux-Ste-Anne, Grand-Bigard, Sponth, Attre, Ecaussinnes-Lalaing, Leeuwergem, Solre-sur-Sambre, Freyr et Franc-Waret.

Les châteaux de Laarne, Ooydonck, Templeuve et Beersel bénéficient déjà de semblables installations qui sont visibles tous les soirs pendant la belle saison. C'est donc un total de 16 châteaux belges qui, en été, brillent chaque soir de tous leurs feux dans le pays et dévoilent au public des aspects nouveaux de leur personnalité.

Ainsi l'industrie électrique belge a-t-elle voulu participer activement à l'année des châteaux en 1971, à la mise en valeur des sites historiques de notre pays et à l'embellissement de notre environnement.

Fouilles à la grotte de Remouchamps

La grotte de Remouchamps est connue par les textes depuis le XVIIIe siècle. Les premiers récits d'exploitation de ses galeries et de sa rivière souterraine datent du XIXe siècle.

Vers 1830, le Dr. Ph. Schmerling, le pionnier belge de la Préhistoire, y pratiqua des sondages dans le but de retrouver des témoins des faunes disparues.

En 1898, le géologue E. Vandenbroeck creuse une tranchée dans la salle d'entrée pour y reconnaître la succession des couches géologiques et

archéologiques. Cette recherche fut à l'origine de la fouille archéologique entreprise par E. Rahir en 1902, pour le compte des Musées Royaux d'Art et d'Histoire. La documentation exhumée lors de ces fouilles présentait beaucoup d'intérêt, mais posait en même temps beaucoup de problèmes aux archéologues. C'est pourquoi, profitant des nouveaux travaux de la grotte touristique, Mademoiselle Danthine, Directrice du Centre Interdisciplinaire de Recherches de l'Université de Liège décida d'y entreprendre une nouvelle campagne de fouilles. Ces nouvelles recherches eurent pour but de tenter de retrouver des zones non remaniées par les anciennes fouilles et de compléter les maigres informations recueillies jadis, au moyen des techniques modernes d'investigation scientifique. Les recherches furent entreprises au cours des hivers 1969 et 1970; elles furent menées par une équipe de chercheurs spécialisés, dirigés sur le terrain par M. Dewez, préhistorien du C.I.R.A.

La documentation découverte lors de ces récentes campagnes de fouilles est très riche, plus abondante même que celle récoltée en 1902. Dix niveaux successifs furent repérés et analysés. Le niveau supérieur archéologique témoigne d'une occupation de la grotte aux XVIe et XVIIe siècles de notre ère. Tandis que le niveau qui lui est sous-jacent date de la fin du Paléolithique supérieur (vers 8.400 avant J.-C.). C'est ce niveau qui a fourni la plus intéressante documentation scientifique. Il représente une occupation de la grotte par un groupe de chasseurs nomades, appartenant à la civilisation dite « Ahrensbourgeoise » dont le foyer principal d'expansion se trouvait dans le Nord-Ouest de l'Allemagne actuelle (près du village d'Arensbourg, se trouvaient plusieurs sites très importants). La grotte de Remouchamps constitue le site à la fois le plus occidental et le plus méridional de cette civilisation, du moins dans l'état actuel de la recherche archéologique.

De nombreux outils en silex, pointes, grattoirs, couteaux à dos, etc., furent

retrouvés, ainsi que des instruments en os et des objets de parure, particulièrement des coquillages fossiles dont certains sont perforés. Un document du plus haut intérêt pour la Préhistoire fut également découvert; il s'agit d'une lame d'os découpée et gravée de 74 traits. Ces traits sont organisés par groupes sur les deux faces de l'objet. On interprète ce document rarissime (c'est le seul connu actuellement pour cette civilisation) comme un aide-mémoire des hommes qui ne connaissent pas l'écriture. Plusieurs chercheurs étudient les significations possibles d'un tel objet. Le principal problème est de savoir si la numération est en rapport avec un rythme chronologique astral (lunaire par exemple), ou un simple rythme anecdotique ou culturel.

Les vestiges de faune découverts dans ce niveau montrent qu'il s'agit encore bien d'une période glaciaire: Cervus Mégacéros, renne, renard polaire, aurochs, etc.

La structure de l'habitat préhistorique dans la grotte était bien organisée; deux foyers juxtaposés étaient placés au bord d'une paroi de telle manière que la fumée s'en aille rapidement vers la sortie. Certains petits outils en silex ne furent retrouvés que dans la zone des foyers; par contre, les objets précieux étaient conservés dans un endroit plus éloigné.

A l'heure actuelle, de nombreux chercheurs continuent à étudier les documents et les échantillons recueillis lors des fouilles. Une exposition montrant l'essentiel des vestiges découverts sera présentée dans les grottes mêmes, à Remouchamps.



Lame d'os découverte dans la grotte de Remouchamps.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

2e Rallye Touristique « Sans Se Presser »

Jusqu'au 30 septembre 1971 (date irrévocable de clôture) l'Entente Touristique Senne et Sennette vous propose de participer à son 2e rallye d'été d'une conception entièrement nouvelle et qui a connu, lors de sa première édition en 1970, un franc succès.

Pas d'itinéraire jalonné, ni de contrôle horaire, ni d'épreuve sportive, ni de limitation dans le temps, ni même de dates imposées!... Un rallye... « Sans Se Presser »!

Tout en parcourant les « Petites Ardenes » du S.-O. du Brabant Wallon et des quelques cités hennuyères limitrophes, en découvrant ses sites vallonnés et ses collines boisées, en traversant ses villages accueillants, en admirant ses monuments historiques, vous trouverez aisément réponse aux questions très simples posées sur les feuilles de route. Entre 9 h 30 et 15 h., vous pourrez, quel que soit le jour, enlever votre première feuille de route au restaurant « Belle Vue », rue de Nivelles, à Ronquières. Après l'avoir complétée, vous devrez la poster le jour même à Tubize, avant 20 heures, en employant l'enveloppe timbrée jointe à la dite feuille de route. Les deux autres itinéraires, vous les effectuerez à votre meilleure convenance: le même jour, le lendemain, la semaine suivante ou plus tard... mais évidemment, **avant le 30 septembre 1971**. Les endroits où vous devrez enlever vos deux autres feuilles de route et ceux où vous devrez les poster vous seront communiqués respectivement sur vos deuxième et troisième feuilles de route. Le droit de participation à ce rallye — pour automobilistes, motocyclistes et vélomotoristes — ne s'élève qu'à 35 F par étape et par feuille de route ou à 100 F pour les 3 étapes et les 3 feuilles de route; ce montant de 100 F doit être acquitté en une seule fois au départ de la première étape.

La distribution des nombreux prix aura lieu le dimanche 17 octobre 1971, à 16 heures, à Clabecq (Salle des Fêtes du Square Larcier).

Pour tous renseignements complémentaires, vous pouvez vous adresser soit au Secrétariat de l'Entente: Monsieur PARVAIS J.-M., rue de Tubize 31 - 1440 Braine-le-Château - Tél. 02/56.04.85; soit à Monsieur CHERON - Virginal - Tél. 067-46.176; ou à Monsieur DENAYER - rue du Perroquet 16 - 1360 Tubize - Tél. 02/55.67.39.

Marianne Pierson-Piérard, lauréate du Prix 1970 de Littérature française « Maurice Malherbe »

Dans le cadre de ses activités culturelles, la Province de Brabant organise chaque année un concours de littérature destiné à encourager tout spécialement les écrivains de langue française et de langue néerlandaise qui sont originaires du Brabant ou qui y sont domiciliés.

Ce concours, qui s'échelonne sur un cycle de quatre années, est réservé alternativement aux romans et nouvelles, aux essais, à la poésie et à la littérature dramatique. Dédié à la mémoire de Maurice Malherbe, membre de la Députation permanente du Conseil provincial du Brabant, disparu tragiquement sur les pentes du Mont Blanc, lors de la catastrophe du Boeing Air India, survenue le 24 janvier 1966, ce concours était réservé, en 1970, aux romans.

Le prix de littérature française a été décerné à Mme Marianne Pierson-Piérard pour son œuvre « Entre Hier et Demain ». Membre du Pen Club et de l'Association des Écrivains belges, Mme Pierson-Piérard, qui a obtenu le Prix Félix Denayer de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, a débuté dans la carrière d'écrivain par un petit roman humoristique « Nous ou le député Piret dans ses Terres », œuvre qu'elle composa avec son mari, Marc-Antoine Pierson, avocat et parlementaire. Si les romans et nouvelles forment l'essentiel de sa production

littéraire, ils ne l'ont cependant pas empêchée de tâter avec bonheur à d'autres genres. C'est ainsi qu'elle nous livra un palpitant récit de voyage « La Chine à bâtons rompus », qui constitue un reportage de la visite qu'elle effectua dans ce pays, une pièce de théâtre « La Frangimani », un essai sur Neel Doff, des traductions de poèmes, etc... avant de retourner à son mode d'expression favori, le roman et la nouvelle. « Les Cloches d'Ostende », recueil de nouvelles, et « La Désirade », roman en voie de parution, témoignent de la belle vitalité littéraire de cet auteur au style élégant et à l'imagination sans cesse en éveil.

D'autre part, le prix de littérature néerlandaise a été décerné à Daniël Robbrechts pour son roman « Aankomen in Avignon ». Les deux lauréats ont été félicités par M. René Haegdorens, membre de la Députation permanente du Conseil provincial du Brabant et président de la Commission provinciale de Littérature, au cours d'une cérémonie à laquelle assistaient Mme Maurice Malherbe et son fils, Jacques.

Une exposition à Aarschot: « La viticulture au temps jadis dans le Hageland »

A l'initiative du Cercle d'Ethnographie et de Folklore d'Aarschot, une exposition sur le thème « La viticulture au temps jadis dans le Hageland » aura lieu dans les salles de l'Académie de Dessin d'Aarschot, Schaluin, du 4 au 12 septembre prochain.

On sait que la viticulture fut florissante dans la région d'Aarschot et dans le Hageland, principalement aux XVe et XVIe siècles. Les vins de l'endroit jouissaient d'un grand renom et étaient très appréciés par nos ducs et souverains. Philippe le Bon et Charles le Téméraire en faisaient, dit-on, un usage régulier et on prétend même que Charles Quint en emportait dans ses déplacements.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

L'exposition sera ouverte tous les jours, de 10 à 12 et de 14 à 17 heures, jusqu'au 12 septembre inclusivement. Il sera perçu un droit d'entrée de 10 F par personne (5 F pour les enfants). Le visiteur pourra, en outre, acheter un catalogue illustré où seront, entre autres, consignés des renseignements historiques et bibliographiques sur la viticulture.

Expositions aux musées du Cinquantenaire à Bruxelles

Dans le cadre des manifestations Euro-palia, deux expositions seront organisées dans les musées du Cinquantenaire entre le 17 septembre et le 17 octobre 1971.

Environnement et Bien-être aux Pays-Bas: les différents problèmes concernant les dispositions prises en faveur de l'homme, de la ville et du paysage aux Pays-Bas d'aujourd'hui sont traités et illustrés par les soins du Ministère néerlandais de la Culture, des Loisirs et des Relations sociales. Il s'agit de l'aménagement du territoire, de l'assainissement des centres urbains historiques, de la protection de la nature et loisirs de plein air, du projet du Zuiderzee. Chacun de ces aspects sera illustré d'une façon claire et simple au moyen de photos, maquettes, diapositives et films. Les visiteurs recevront une documentation gratuite. Des visites guidées seront organisées et des spécialistes néerlandais donneront des exposés destinés à un public plus averti. Quelques autels repêchés dans l'Escaut oriental pendant l'année 1970, prêtés par le Musée national d'Antiquités de Leyde, constitueront l'attraction principale de cette exposition. Ces autels étaient voués à la déesse celtique ou germanique Nehalennia.

Prestige de la faïence de Delft (1650-1750): un aperçu de toutes les pièces conservées dans les collections publiques belges.

Une autre exposition est projetée du 10 novembre au 19 décembre 1971: **Art iranien dans les collections belges**, à l'occasion du 2.500^e Anniversaire de la Fondation de l'Empire perse par Cyrus le Grand.

Excursions pédestres en Brabant

Les promenades pédestres, à caractère récréatif et éducatif que M. Emile Deget, membre de notre Fédération, organise depuis plusieurs années au cœur de notre belle province, se poursuivront au cours de cet automne 1971. Parmi les randonnées prévues par l'organisateur, nous épinglons: le *dimanche 26 septembre*, une évasion d'un jour sur les bords de la Marcq, par Tollembeek et Gammerages (s'inscrire chez M. Deget avant le 15 septembre); le *dimanche 3 octobre*, promenade, le long de la Zuen inférieure (l'après-midi); le *dimanche 17 octobre*, balade à Neder-over-Heembeek (l'après-midi); le *dimanche 24 octobre*, promenade dans les environs de Turneppe (l'après-midi); le *dimanche 31 octobre*, balade en forêt de Soignes (l'après-midi).

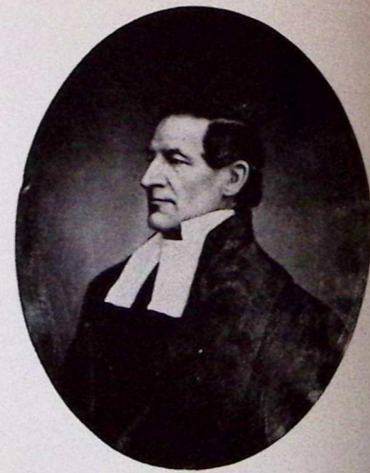
Nos lecteurs souhaitant participer à ces randonnées pédestres sont invités à s'adresser directement à l'organisateur, M. Emile Deget, 46, boulevard Emile Bockstael à 1020 Bruxelles, en joignant un timbre de 3,50 F pour la réponse. Tél.: 02/28.09.49.

A propos de l'Eglise Protestante du Musée, à Bruxelles

Dans le numéro 3/1971 de notre revue «Brabant» nous avons publié, en pages 38 à 42, une remarquable étude sur l'Eglise Protestante du Musée à

Bruxelles, due à la plume avisée de notre talentueuse collaboratrice, Berthe Delépinne, secrétaire général de l'Association des Ecrivains Belges.

Toutefois, sous le portrait figuré, en médaillon, dans le coin supérieur droit de la page 41 de ladite revue, une légende a été substituée à une autre au moment de la mise sous presse de notre périodique. C'est ainsi que le cliché, que nous reproduisons ci-dessous, portait erronément comme légende: Portrait de Léopold Ier, par Tosseyn (1864).



Portrait du pasteur Friedrich-Wilhelm Becker.

En réalité, il s'agit du portrait du pasteur Friedrich-Wilhelm Becker, de Detmold, qui, pendant 25 ans (1844-1869), se consacra, corps et âme, au service de la Communauté protestante et qui, en sa qualité de chapelain de Léopold Ier, assista le Roi dans ses derniers moments et célébra ses funérailles, le 16 décembre 1865.

Nous prions nos lecteurs de nous excuser pour cette malencontreuse substitution.

S.I.R. magazine S.I.R.

Régionale du Sud-Ouest du Brabant

Cette année au château de Gaasbeek

Le superbe château-musée de Gaasbeek, l'un des plus connus du pays (il accueille bon an mal an quelque 85.000 visiteurs), participe officiellement à l'Opération 1971, dirigée par le Commissariat Général au Tourisme et axée sur nos demeures historiques.

Bien connu des touristes et promeneurs qui aiment flâner dans son admirable parc de 41 hectares ou baguenauder le long des douves voisinant l'ancienne forteresse, le domaine de Gaasbeek enchante aussi tous les amateurs d'art par la jolie collection des monuments qui le jalonnent et la richesse des collections qu'abrite son majestueux château, dont les murs évoquent encore le souvenir de familles aussi illustres que les d'Abcoude, d'Egmont, de Renesse, Schockaert ou encore plus près de nous les Arconati-Visconti, qui surent créer autour d'eux un climat, tout empreint de raffinement et de délicatesse, auquel la marquise Arconati-Visconti, née Marie Peyrat, ne fut nullement étrangère et que l'Etat belge, propriétaire du domaine depuis 1921, a su recréer après quelques années de tâtonnements.

Il convient de souligner, à ce propos, le rôle dynamique joué par l'actuel conservateur du domaine, M.G. Renson, qui ne se contenta pas d'exécuter, avec conscience et probité, sa mission proprement dite de « conservateur », mais fit œuvre, oserions-nous dire, de « novateur » en suscitant d'abord, en entretenant ensuite, au sein du château-musée, une animation culturelle quasi permanente, en marge même des œuvres d'art dont il avait la garde.

Cette animation culturelle, sous forme d'expositions thématiques, rencontres artistiques, conférences, rendez-vous musicaux, projections cinématographiques, etc... jointe à l'aménagement d'un vaste parking (place pour quatre à cinq cents voitures) près de l'entrée du domaine, s'est concrétisée par un accroissement régulier du nombre de visiteurs, qui laisse espérer qu'en cette année 71 spécialement consacrée aux châteaux, le cap de 100.000 entrées sera frôlé, sinon dépassé.

Mais n'anticipons pas. Que nos lecteurs sachent seulement que les manifestations culturelles et artistiques sont, cette saison, encore plus nombreuses et plus éclectiques que par le passé. Qu'en outre, depuis le mois de juin, le touriste peut visiter, tous les dimanches, le ravissant pavillon de plaisance du domaine, orné de statues magnifiques du XVII^e siècle.

Comme nos lecteurs l'auront constaté, les motifs de voir ou de revoir Gaasbeek et son site enchanteur ne manquent pas, cette année. D'autant plus que le château et son parc resteront ouverts jusqu'au 31 octobre (date de fermeture), tous les jours — sauf les lundis et vendredis — de 10 à 17 heures.

Autre bonne nouvelle, le droit d'entrée est maintenu à 10 F par personne (château et parc) et à 5 F par personne (parc seulement). Réduction de 50% pour les groupes de 20 personnes et plus.

Quant au parking, il est gratuit en semaine. Le dimanche, un droit modique de 5 F est perçu par véhicule. En terminant, nous souhaitons à tous nos membres une agréable et enrichissante journée à Gaasbeek.

Régionale du Nord-Ouest du Brabant

La réserve naturelle et ornithologique d'Opwijk

En dehors de la période de couvain, toutes les saisons de l'année se prêtent à la visite de la réserve naturelle et ornithologique « Trod en Dokkenen » sise sur le territoire de la commune d'Opwijk. Les visites ne sont toutefois autorisées qu'à la suite d'une demande préalable adressée, soit par écrit, soit par téléphone à M. Bert Vanden Broeck, Kalkestraat 125, 1890 Opwijk; tél.: (052) 35.184. Profitez de cette occasion pour demander à Bert Vanden Broeck l'autorisation de pouvoir visiter son atelier où sont conservées diverses œuvres de cet artiste et notamment des dessins à la plume, des peintures, des gravures sur bois, des œuvres restaurées par ses soins, etc...

NOTRE livret de dépôt
VOUS RAPPORTE

4,50%
net

VOTRE «INTERET» vous dicte de consulter
BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE

Vieille Halle aux Blés
1000 BRUXELLES
Tél. 11.42.93 (5 L.)



84, Boulevard Tirou
6000 CHARLEROI
Tél. 31.44.45 (3 L.)

Les manifestations culturelles et populaires

SEPTEMBRE 1971

- BRUXELLES: Visites autorisées du Palais Royal de Bruxelles, tous les jours (sauf le lundi) de 9h.30 à 16h. jusqu'au 12 septembre. Au Musée d'Art Ancien, rue de la Régence, 3. Exposition « Vues de Bruxelles au XVIIIe siècle ». Ouvert tous les jours (sauf le lundi) de 10 à 17h. jusqu'au 12 septembre. En la salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: le groupe « Evolution » expose jusqu'au 18 septembre. Dans les salles provisoires du Musée d'Art Moderne: exposition d'œuvres des XIXe et XXe siècles appartenant aux collections des Musées Royaux. Ouvert tous les jours (sauf le lundi) de 10 à 12h.30 et de 13h.30 à 17h. (jusqu'au 19 septembre).
- 10 BRAINE-L'ALLEUD: A l'Hôtel communal: « Prestige des Métiers d'Art du Brabant » (jusqu'au 26 septembre).
- BRUXELLES: Au Palais des Beaux-Arts, à 20h.30: le Chicago Symphony Orchestra (direction: Georg Solti) dans des œuvres d'Eliot Carter et Mahler (Festival des Flandres).
- 11 DIEST: La nuit de Diest, avec show de vieilles voitures. GAASBEEK: Au château-musée, exposition des œuvres de Rob. De Hange (Goeferdingen). L'exposition est ouverte jusqu'au 26 septembre. HAL: Foire commerciale (jusqu'au 19 septembre). HOEGAARDEN: Au Musée Julien Van Nerum, 2-4, Ernest Ourystraat, exposition « Le timbre-poste » (jusqu'au 26 septembre). LOUVAIN: A la Collégiale Saint-Pierre, à 20h.30: The Messiah de Haendel avec la participation d'Armstrong, Hamari, Tear, Robinson et de l'orchestre symphonique de la B.R.T., placé sous la direction de Meredith Davies (Festival des Flandres). Au musée municipal, Savoyestraat 6: Exposition « Aspects du gothique flamboyant en Brabant » (jusqu'au 28 novembre). VILVORDE: Fêtes de l'Europe (également le 12 septembre). WAVRE: Grande foire commerciale (jusqu'au 19 septembre).
- 12 HUIZINGEN: Au Domaine provincial: Fête internationale de water-polo et de natation. LOUVAIN: Festival des hommes nés la même année. Cortège folklorique.
- 13 GANSHOREN: Marché annuel. LOUVAIN: A l'église Saint-Quentin, à 20h.30: Le Chœur de la B.R.T. (direction Vic Nees) interprète des œuvres de musique religieuse du XXe siècle (Festival des Flandres).
- 14 BRUXELLES: Aux Palais du Centenaire (Heysel): 2e Salon international de l'Equipement Municipal (matériel et biens d'équipement intéressant les services techniques municipaux). Le salon fermera ses portes le 18 septembre — Au Palais des Beaux-Arts, à 20h.30, l'Israël Philharmonic Orchestra (direction: Zubin Mehta) dans des œuvres de Maayani, Ravel et Dvorak (Festival des Flandres).
- 15 LOUVAIN: Au Théâtre municipal, à 20h.30, le Nederlands Dans Theater dans des chorégraphies de Glen Tetley et Hans van Manen. (Festival des Flandres).
- 16 BRUXELLES: Au Palais des Beaux-Arts, à 20h.30: le Residentie Orkest Den Haag sous la direction de Willem van Otterloo interprète l'Ouverture « Léonore » 2 de Beethoven, et le Concerto pour violon no 5 en la de Mozart et la Symphonie no 6 de Bruckner (Festival des Flandres).
- 17 BRUXELLES: Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Parc du Cinquantenaire (entrée par l'avenue des Nerviens): Expositions organisées dans le cadre des manifestations Europalia sur les thèmes « Environnement et Bien-être aux Pays-Bas » et « Prestige de la faïence de Delft (1650-1750) ». Ces expositions resteront ouvertes jusqu'au 17 octobre tous les jours, sauf le lundi, de 9h.30 à 12h.30 et de 13 h. 30 à 17 heures. BRUXELLES: A la Bibliothèque Royale Albert 1er, 4, boulevard de l'Empereur: deux expositions Europalia: La cartographie hollandaise (Galerie Houyoux). La miniature hollandaise (Salle des donations). Ces expositions resteront ouvertes jusqu'au 17 octobre 1971. DIEST: En la Salle des Fêtes « Ons Tehuis »: Foire aux livres et Congrès des Ecrivains flamands (jusqu'au 20 septembre).
- 18 LOUVAIN: En la Collégiale Saint-Pierre, à 20h.30: Elisabeth Harwood, Louis Devos, John Shirley-Quirk, l'Orchestre de Chambre de la B.R.T., les chœurs de la B.R.T.-R.T.B., la chorale « De Mandelgalm » placés sous la direction de Léonce Gras, interprètent « Die Schöpfung » de Haydn (Festival des Flandres).
- 19 LOUVAIN: Course cycliste avec la participation d'équipes de marques avec l'organisation de deux critères dans l'attente de l'arrivée — Grand festival de musique et de chant avec la participation de toutes les chorales et de toutes les sociétés de musique de Louvain. ORP-LE-GRAND: En l'église d'Orp-le-Grand, à 17 heures: le Trio

- Fiori Musicali, dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon. WAVRE: A la Ferme Stiermet (hameau de Louvranges): Rendez-vous de Louvranges avec rassemblement dans la matinée de plusieurs centaines de cavaliers venus de tous les coins du Brabant. A midi: dîner champêtre et viande rotie sur feu de bois.
- 24 BRUXELLES: En la salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Zwingedeau (graveur) expose jusqu'au 9 octobre.
- 25 HOEILAART: Festivités organisées à l'occasion des vendanges (exposition de fruits et de fleurs, attractions diverses, réjouissances populaires). Les fêtes se poursuivront les 26 et 27 septembre. HOUTAIN-LE-VAL: Au château de Houtain-le-Val, à 17 heures: Lola Bobesco et Jacques Genly, dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon.
- 26 TOURINNES-LA-GROSSE: En l'église de Tourinnes-la-Grosse, à 17 heures: Le Trio Alarius, dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon.
- 27 LONDERZEEL: Marché annuel pour chevaux et bêtes à cornes (race de la Moyenne Belgique) doté de 100.000 francs de prix.

OCTOBRE 1971

- 2 BRUXELLES: Aux Palais du Centenaire (Heysel): Salon de l'Alimentation et des Arts Ménagers (jusqu'au 17 octobre) — Salon de l'Ameublement (jusqu'au 17 octobre également). GAASBEEK: Au château-musée: Exposition des œuvres de Johan De Maegt, de Wespelaar. L'exposition fermera ses portes le 31 octobre. HOEGAARDEN: Au Musée Julien Van Nerum, 2-4, Ourystraat: Exposition consacrée aux postes missionnaires établis au Congo (jusqu'au 17 octobre). Le musée est ouvert, en semaine, à partir de 15 heures, les samedis et dimanches, dès 10 heures du matin. KORTENBERG: Fêtes nationales du willoof avec exposition de willoof, démonstration et attractions diverses (également le 3 octobre). NIVELLES: Foire communale d'automne avec concerts en plein air tous les dimanches de la foire et feu d'artifice de clôture (jusqu'au 18 octobre) — Dans les salons de l'hôtel de ville: 4e Biennale d'art photographique organisée par le Cercle photographique « Entre Nous ». Cette exposition fermera ses portes le 18 octobre. WAVRE: En l'église Saint-Jean-Baptiste, à 20 heures: l'Orchestre Symphonique de Liège, dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon.
- 3 HAL: Grand Tour de Notre-Dame de Hal, connu sous le vocable de « Weg-Om » avec la participation de la statue miraculeuse de la Vierge de Hal (départ à 14 heures). NIVELLES: Grand Tour Sainte-Gertrude, procession historique et folklorique suivie par de nombreux pèlerins belges et étrangers et dans laquelle figure le char de Sainte Gertrude, tiré par six forts chevaux et transportant les reliques de la sainte patronne des Nivellois. Le départ a lieu à 7 heures du matin; le retour coïncide avec la sortie des géants, de groupes costumés et de divers corps de musique. WATERLOO: A la Ferme-Ecole de Waterloo, à 17 heures: Jean Della Valle, piano, dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon.
- 4 DILBEEK: Grand Marché annuel dans le centre de la commune. LOUVAIN: Ouverture officielle de l'Année académique 1971-72 (manifestation à caractère national).
- 8 DIEST: Dans la salle gothique de la halle-aux-draps: Projection sur écran panoramique, avec musique stéréophonique, de diapositives, sur la ville de Diest (également le 15 octobre). FOREST: A Forest-National, exposition « La Tapisserie » (jusqu'au 21 octobre).
- 9 JODOIGNE: Au château des Cailloux, à 17 heures: le Quatuor de l'O.R.T.F. et le pianiste Leslie Wright, dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon. SAINT-GILLES: En la Salle Jean P.T.T., 10, rue de Hollande: Exposition Vitophilique de l'Association Vitophile Belge (également le 10 octobre). Heures d'ouverture: de 10 à 18h.
- 15 BRUXELLES: En la salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: L. Freschcop (aquarelles) expose jusqu'au 30 octobre.
- 17 VILLERS-LA-VILLE: Dans la cave romane de l'Hôtel des Ruines, à 17 heures: le Trio Flubalto, dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon.
- 23 BRUXELLES: A la Bibliothèque Royale Albert 1er, 4, boulevard de l'Empereur: Exposition (dans la galerie Houyoux) des dessins flamands de la collection F. Lugt (jusqu'au 5 décembre).
- 24 NIVELLES: En la Collégiale Sainte-Gertrude, à 17 heures: La Chorale d'Innsbruck, dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon.

NOS NOUVEAUX SYNDICATS D'INITIATIVE REGIONAUX SONT A VOTRE DISPOSITION

SYNDICAT D'INITIATIVE REGIONAL DE L'AGGLOMERATION BRUXELLOISE

Centre d'Information: Rue du Chêne, 8-10 - 1000 BRUXELLES
Tél.: 02/13.41.77

Administrateur délégué: Monsieur Jean DE BROUX
Bureaux de renseignements: Pavillon de la place de Brouckère; Hôtel de Ville (Grand-Place)

SYNDICAT D'INITIATIVE DE LA REGION DE NIVELLES

Siège Social: Hôtel de Ville - 1400 NIVELLES
Président: Monsieur Marcel BRABANT
Rue Seutin, 23 - 1400 NIVELLES
Tél.: 067/237.23 (privé)

Secrétaire: Madame Germaine PARMENTIER
Résidence « Le Chambord », Allée du Ploche, 3 - 1400 NIVELLES
Tél.: 067/221.61 (bureau) et 067/246.40 (privé)

SYNDICAT D'INITIATIVE REGIONAL DE L'EST DU BRABANT WALLON

Siège Social: Hôtel de Ville - 1300 WAVRE
Président: Monsieur Guy de STREEL
Notaire, 5998 BEAUVECHAIN
Tél.: 010/860.22 (privé)

Secrétaire: Monsieur Armand PARANT,
Rue Dyna-Beumer, 5 - 1300 RIXENSART
Tél.: 02/53.69.18 (privé) et 02/53.90.90 (bureau)

Gewest. V.V.V. MIDDEN-BRABANT (S.I.R. DU BRABANT CENTRAL)

Siège Social: Kamer voor Handel en Nijverheid, Tiensevest 170 - 3000 LOUVAIN
Président: Monsieur René DEPRET,
Léon Dartelaan, 7 - 3000 LOUVAIN
Tél.: 016/226.42 (privé)
Secrétaire: Monsieur Yves VERBIEST
Vaartstraat, 137 - 3000 LOUVAIN
Tél.: 016/249.96 (privé)

Gewest. V.V.V. HAGELAND EN HASPENGOUW (S.I.R. DU HAGELAND ET DE LA HESBAYE)

Siège Social: Hôtel de Ville - 3300 TIRLEMONT
Président: Monsieur Pierre HONOREZ
Nieuwstraat, 42 - 3300 TIRLEMONT
Tél.: 016/811.53 (bureau) et 016/822.33 (privé)
Secrétaire: Monsieur Hoger TAVERNIERS,
Schanstraat, 9 - 3300 TIRLEMONT
Tél.: 016/810.07 (bureau)

Gewest. V.V.V. ZUID-WEST BRABANT (S.I.R. DU SUD-OUEST DU BRABANT)

Siège Social: Hôtel de Ville - 1500 HAL
Président: Monsieur Léon DE BROUWER
Basiliekstraat, 136 - 1500 HAL
Tél.: 02/56.46.66 (privé)
Secrétaire: Monsieur Marcel FRANSSSENS
Melkerijstraat, 35 - 1500 HAL
Tél.: 02/56.76.54 (privé)

Gewest. V.V.V. NOORD-WEST BRABANT (S.I.R. DU NORD-OUEST DU BRABANT)

Siège Social: Plezante Hof - 1703 KOBEGEM
Président: Monsieur Paul DE KEERSMAEKER
Bourgmestre
Broekstraat, 4 - 1703 KOBEGEM
Tél.: 02/52.60.80 (privé)
Secrétaire: Monsieur Ferdinand LANCKMANS
Potaerdestraat, 42 - 1780 TERALFENE
Tél.: 02/13.98.71 (bureau)